Les cahiers de

PROSPECTIVE JeunessE

Bureau de dépôt - 1050 BRUXELLES 5

Cahiers - Volume 5 - n° 3 - 3ème trimestre 00

Numéro spécial

Drogues et Cultures

Rédacteur en Chef
•Henri Patrick CEUSTERS

Secrétaire de Rédaction
•Claire HAESAERTS

Comité de Rédaction
•Henri Patrick CEUSTERS
•Martine DAL
•Bernard DE VOS
•Claire HAESAERTS
•Alain MICHELET

Comité d'Accompagnement
•Philippe BASTIN, Directeur d'Infor Drogues, Bruxelles.
•Line BEAUCHESNE, Professeure agrégée, Département de Criminologie, Université d'Ottawa, Canada.
•Jean-Marc BOUTTEFEUX, Médecin généraliste, médecin scolaire et membre du R.A.T.
•Alain CHERBONNIER, Philologue, Licencié en Education pour la Santé, Question Santé asbl.
• Manu GONCALVES, Assistant social, Centre de Guidance d'Ixelles, Equipe "enfants, adolescents et familles".
•Christian GREGOIR, Responsable de la collection Education pour la Santé de la Médiathèque de la Communauté Française de Belgique.
•Pascale JAMOULLE, Chargée de Recherche de la Cellule Toxicomanies du CPAS de Charleroi.
•Roger LONFILS, Directeur Promotion Santé, Ministère de la Communauté Française.
•Thérèse NYST, Professeur dans l'Enseignement secondaire, Consultations et Guidance.
•Micheline ROELANDT, Psychiatre, Bruxelles.
•Gustave STOOP, Administrateur SOS Jeunes - Prospective Jeunesse.
•Jacques VAN RUSSELT, Coordinateur Alfa, Liège, Président de la Fedito wallonne.

Illustration de couverture
•Etienne SCHREDER

Illustrations
•Gilles HAESAERTS et Jacques VAN RUSSELT

Maquette et mise en page
•Henri Patrick CEUSTERS et Claire HAESAERTS

Impression
•Nuance 4, Naninne

Editeur Responsable
•Raymond VERITER

N° ISSN : 1370-6306

Les articles publiés reflètent les opinions de leur(s) auteur(s) mais pas nécessairement celles des responsables des "Cahiers de Prospective Jeunesse".
Ces articles peuvent être reproduits moyennant la citation des sources et l'envoi d'un exemplaire à la rédaction.
Ni Prospective Jeunesse asbl, ni aucune personne agissant au nom de celle-ci n'est responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations reprises dans cette publication.

Publication trimestrielle

Abonnement annuel Frais d'envoi compris

	Belgique	CEE	Autres pays
Institution	900	1000	1100
Personnel	750	850	950
Etudiant	600	700	800

Prix au numéro: 250 FB.

Numéro de compte bancaire : **210-0509908-31**

Prospective Jeunesse asbl
27 rue Mercelis - 1050 Bruxelles
Tél: 02/512.17.66 - Fax: 02/513.24.02

E-mail : cahiers@prospective-jeunesse.be
Site Internet : http://www.prospective-jeunesse.be

Avec le soutien de la Communauté française de Belgique et de la Commission communautaire française de la région de Bruxelles-Capitale.

EDITORIAL

L'enjeu pour Prospective Jeunesse est de considérer prioritairement la question des drogues comme un paramètre anthropologique et culturel inscrit dans la multiplicité des usages ainsi que dans la dynamique géopolitique de l'offre et de la demande bien avant de l'envisager comme une problématique essentiellement médicale et clinique

Prospective Jeunesse propose ainsi de l'information, des formations et des outils de prévention, des publications, des échanges de pratiques et d'expériences, un questionnement, un accompagnement et un travail d'évaluation et d'interpellation continu.

Ainsi, nous pensons contribuer à élaborer, en synergie avec tous les acteurs concernés, des stratégies de réflexion et d'action à effet préventif dans chaque situation et contexte particulier.

Dans le cadre du festival "Drogues Pur Kultur" ce numéro spécial "Drogues et cultures" veut contribuer à une prise de parole non stigmatisante, multiple et créative sur cette réalité culturelle complexe qu'est la consommation de psychotropes.

Ainsi, dans ce Cahier, outre des articles de fond sur la question ,sera tenté le pari de mettre ensemble d'autres formes d'expression "créatives" tant du point de vue rédactionnel que visuel : écriture poétique, bandes dessinées, expressions libres, ...

Un lieu de papier où se croisent les expressions , où un anthropologue discute avec un musicien, où un ingénieur chimiste rencontre un psychanalyste...
Bref, un numéro spécial qui vous invite à un voyage dans l'espace-temps : de Néanderthal à 2001, de Bruxelles en Amérique du Sud,...

Henri Patrick Ceusters

DROGUES ET CULTURES

LA GRIMACE DE BAUDELAIRE

Jean-Pierre JACQUES, Psychanalyste, Médecin Directeur du Projet Lama

Baudelaire est l'inventeur génial du discours passionnel sur les drogues, du moins dans la littérature française : auteur insurpassable des Paradis Artificiels, il a conçu la diabolisation des drogues ; il a inauguré la fascination que, depuis, elles ne cessent de soulever ; il a décrit dans une langue fastueuse l'une des premières descriptions cliniques des états modifiés de conscience ; il a formulé les premières mises en garde et les premiers appels à la prohibition des drogues. Je soutiendrai ici que Baudelaire a également inventé la prévention des toxicomanies, pour le meilleur et pour le pire.

Baudelaire est aussi l'écrivain génial du Spleen, du moins dans la littérature française; c'est pour cette inoculation magistrale du Mal, comme malaise intime, dans l'écriture qu'il figure au rang des écrivains éternels. Baudelaire versifie la dépression, puisque tel est le mot que notre siècle a donné à ce que le sien a baptisé successivement de spleen, puis de mélancolie. Ses biographes et ses interprètes, Sartre en particulier[2], n'ont eu aucune peine à rétablir le lien, d'ailleurs jamais dissimulé, entre la perte de l'amour exclusif de sa mère, devenue l'épouse du Général Aupick, et l'installation de cette mélancolie irréductible. A la mort de son père, Baudelaire, alors âgé de 6 ans, vécut une petite année de collusion intime avec sa mère, jusqu'à ce que celle-ci, de façon très inopinée, se remariât avec ce général, qui lui confisquait de la sorte l'objet de cet amour si harmonieux et réciproque. D'autant que Madame Baudelaire, quoique devenue Madame Aupick, ne cessa pas d'entretenir l'équivoque sur la nature de son amour pour ce fils, comme en témoignent les lettres que ces deux tourtereaux s'échangèrent pendant 25 ans.

Ses psychobiographes[3] n'ont éprouvé aucune difficulté, une fois établie la dimension œdipienne de sa dépression, d'y rapporter aussi bien son caractère, narcissique, son écriture, superbe et triste, voire rageuse, ses thèmes favoris, le mal, la nostalgie et la critique. A ceux qui estiment fondé le diagnostic psychologique de biotype[4], pour lequel la structure de personnalité s'inscrit dans la morphologie, le visage de l'auteur, tel qu'au cliché que nous a laissé Nadar[5], corrobore par la grimace qui y est gravée cette mélancolie mêlée d'amertume.

La mélancolie de Baudelaire peut donc passer pour bien établie. Mais il faut creuser davantage dans la littérature sur Baudelaire pour y trouver reconnue son opiomanie, qui semble pourtant avérée.[6] Il nous a cependant mis sur la piste par l'opposition tranchée entre son réquisitoire contre le haschich et le vin ("boisson des brutes") et la profonde sympathie qu'il affiche pour Thomas De Quincey, opiomane déclaré[7], dont il reprend avec dévotion des pans entiers des Confessions, retraduits à sa façon, au chapitre sur l'opium dans les Paradis artificiels.

Entre De Quincey et Baudelaire, tous deux orphelins de père avant sept ans, les

rapprochements fomentés par leurs destins ont quelque chose de curieux : c'est en 1821 que le premier publie ses Confessions of an English Opium-Eater, tandis que, la même année, naît le second, qui en sera un des traducteurs. La première publication d'une traduction française de cette œuvre[8] paraît en novembre 1828, tandis que le 8 de ce même mois, la mère de Charles Baudelaire épouse en secondes noces Jacques Aupick, chef de bataillon. Le 8 décembre 1859, De Quincey s'éteint à Edimbourg, alors que le 1er janvier qui suit Baudelaire signe un contrat avec son éditeur pour les Paradis artificiels, qui comportent de longs extraits des Confessions, et un éloge de leur auteur : "Le travail sur l'opium a été fait, et d'une manière si éclatante, médicale et poétique à la fois, que je n'oserais rien y ajouter (...). L'auteur, homme illustre, d'une imagination puissante et exquise, aujourd'hui retiré et silencieux, a osé, avec une candeur tragique, faire le récit des jouissances et des tortures qu'il a trouvées jadis dans l'opium, et la partie la plus dramatique de son livre est celle où il parle des efforts surhumains de volonté qu'il lui a fallu déployer pour échapper à la damnation à laquelle il s'était imprudemment voué lui-même".[9]

Mais les deux éléments véritablement significatifs sont à trouver ailleurs que dans ces coïncidences chronologiques. Le premier réside dans l'intérêt très vif que Baudelaire témoigne pour la langue anglaise et ses littérateurs, singulièrement Poë et De Quincey. Or sa mère est née à Londres et parle l'anglais, tandis que le général Aupick, servant l'armée napoléonienne, fut blessé à Fleurus par les Anglais. Ce qui fait de sa prédilection pour ces auteurs anglais un trait œdipien de plus : il choisit les Anglais dans une opposition à son beau-père et dans une filiation maternelle inavouée. Le second point commun entre De Quincey et Baudelaire se déniche dans leur initiation à l'opium : ce remède leur a été recommandé à tous deux pour soulager des **douleurs organiques**, une névralgie faciale a frigore pour le premier, des gastralgies pour le second.[10] Ils sont donc victimes de toxicomanies iatrogènes avant la lettre, puisque les notions mêmes d'abus, de dépendance, de toxicomanie sont encore impensables à cette date et que la prescription de remèdes opiacés y est d'une parfaite banalité. V. Berridge[11] rappelle que "les journaux médicaux de l'époque fournissent un grand nombre d'éléments prouvant l'importance de son utilisation dans le traitement médical de la première moitié du siècle (...). Il n'existait à l'époque aucun contrôle médical officiel de l'opium. (...), il était possible de se procurer de l'opium n'importe où, sur les marchés ou à l'épicerie du coin, et on pouvait envoyer un enfant en acheter. Les frontières entre ce qui était perçu comme un usage "médical" et "non médical" étaient obscures".[12]

Bien entendu, il sera de la plus haute importance de discerner par quelles voies tous deux en vinrent à détourner ces drogues de leur intention première, de traitement d'une douleur somatique, pour en faire le remède d'une souffrance psychique, sans qu'ils aient pu saisir, ni l'un ni l'autre, la dimension autothérapeutique qu'a pu comporter leur dépendance, c'est-à-dire la légitimité, au moins relative, de ce glissement. Bien au contraire, tous deux s'acharneront à insister sur leur culpabilité, sur laquelle nous jetterons la plus forte suspicion. D'autant plus que cette notion de faute, de vice, aura des conséquences incalculables jusqu'aujourd'hui dans la persécution rituelle, policière et morale des drogués.[13]

Si la mélancolie qui affecte Charles Baudelaire n'a échappé à aucun de ses biographes, si son usage, voire sa dépendance à l'opium n'est pas discutable, rien n'a été écrit sur ce qui organise le recours à l'opium comme traitement spontané de sa mélancolie. Or depuis Sydenham au XVIIème siècle, le Galien anglais, la médecine occidentale reconnaît à la teinture d'opium, le Laudanum[14], le pouvoir d'apaiser la douleur de la mélancolie, faisant de ce remède le premier - et pour longtemps le seul - traitement pharmacologique d'une pathologie psychiatrique. Ce remède princeps de la dépression est depuis tombé non seulement dans l'oubli, mais dans la déconsidération la plus complète, à laquelle paradoxalement Baudelaire aura magistralement contribué par sa diffamation des drogues.

L'affaire est encore plus corsée qu'il n'y paraît : du fond de sa mélancolie, Charles Baudelaire avait

écrit Les Paradis artificiels dans le dessein explicite de dissuader quiconque de s'y adonner : "Lorsqu'en 1864, Baudelaire présente à Bruxelles les Paradis artificiels, c'est pour dire qu'il a surtout, et avant tout, voulu faire un livre de "morale", pour prouver "que les chercheurs de paradis font leur enfer, le préparent, le creusent avec un succès dont la prévision les épouvanterait peut-être". Officiellement du moins, Baudelaire refuse le rêve provoqué et le recours à la drogue. S'il parle des stupéfiants, c'est plutôt pour les dénoncer, les démystifier et révéler leur caractère démoniaque et maléfique".[15] Il en fut de cet avertissement comme de bien d'autres projets de prévention : il fut l'instrument de son envers. Une génération entière de littérateurs, d'artistes et d'intellectuels trouva dans ce même texte les instructions pour un usage de l'opium, et reconnut en Baudelaire, malgré lui, l'inspirateur de leur mouvement[16] : "rien de plus paradoxal que les Paradis artificiels. En dénonçant l'immoralité de la drogue et la poursuite d'un faux idéal, non seulement Baudelaire condamnait sa propre démarche, mais aussi, du même coup, celle de tous ceux qui, vingt ans plus tard, se réclameront de lui et le prendront pour modèle".[17]

L'échec manifeste du projet baudelairien de prévention des toxicomanies n'a pour autant pas réussi jusqu'ici à disqualifier l'idée même d'une prévention des abus de drogues. En revanche, ces opiacés dont Baudelaire disposa pour unique apaisement de sa douleur d'être, hormis la poésie, il les refusa à ses successeurs en dépression. En effet, je prétends que la fortune inattendue de ses Paradis artificiels ne gît pas dans les anthologies littéraires, qui ont préféré les Fleurs du mal, mais dans les traités de médecine et les codes pénaux, aux chapitres dévolus aux stupéfiants.

Sans se douter un instant de leur dette à Baudelaire (et à De Quincey pour les Anglo-saxons), les auteurs anonymes de tout le discours médico-légal du XX^{ème} siècle en Europe sont inspirés par Baudelaire dans leur certitude qu'ils partagent avec lui de l'issue inéluctablement tragique du recours aux drogues. Bien avant les aliénistes, les épidémiologistes ou les criminologues, ce sont les littérateurs comme Baudelaire et De Quincey qui ont popularisé, laïcisé et légitimé ce qui auparavant n'était que prêches et sermons de pasteurs réformistes[18], fustigeant le luxe et le vice.

Le refus de l'ivresse et l'abstinence n'avaient jusque là fait recette que dans le discours religieux, depuis les prêches de l'apôtre méthodiste John Wesley et le serment du Père Mathew.[19] On doit à nos auteurs mélancoliques la reprise et la généralisation de ces valeurs, élevées au rang de vertus laïques, puis d'impératif moral universel, pour culminer dans la conquête du discours médical et psychologique. Le projet baudelairien, comme il nous l'indique dans son prologue, est explicitement et simultanément une édification morale et une monographie médicale. Depuis, le discours abstinentiel est devenu dominant. Or c'est précisément du traitement des dépressions, avec l'invention des antidépresseurs de type Prozac, que surviennent des remises en cause inopinées, puisque le procès fait à ces molécules est celui du bonheur sur ordonnance, en résonance déroutante avec le vocabulaire baudelairien, qui dénonce avec dédain le "Paradis par la pharmacie" ![20]

Au fond, il ne nous surprendra pas que des auteurs mélancoliques, voire par certains aspects saisis par le vertige masochiste[21], nous parlent de damnation, de jouissance morbide, d'abominable jouissance, de torture, de châtiments inévitables, et de bien d'autres délices pathologiques. Ce qui est beaucoup plus surprenant c'est qu'il n'est venu, semble-t-il, jusqu'ici à l'idée de personne d'attribuer à leur mélancolie et à son évolution les désastres que ces auteurs rapportent à leur consommation de drogue !

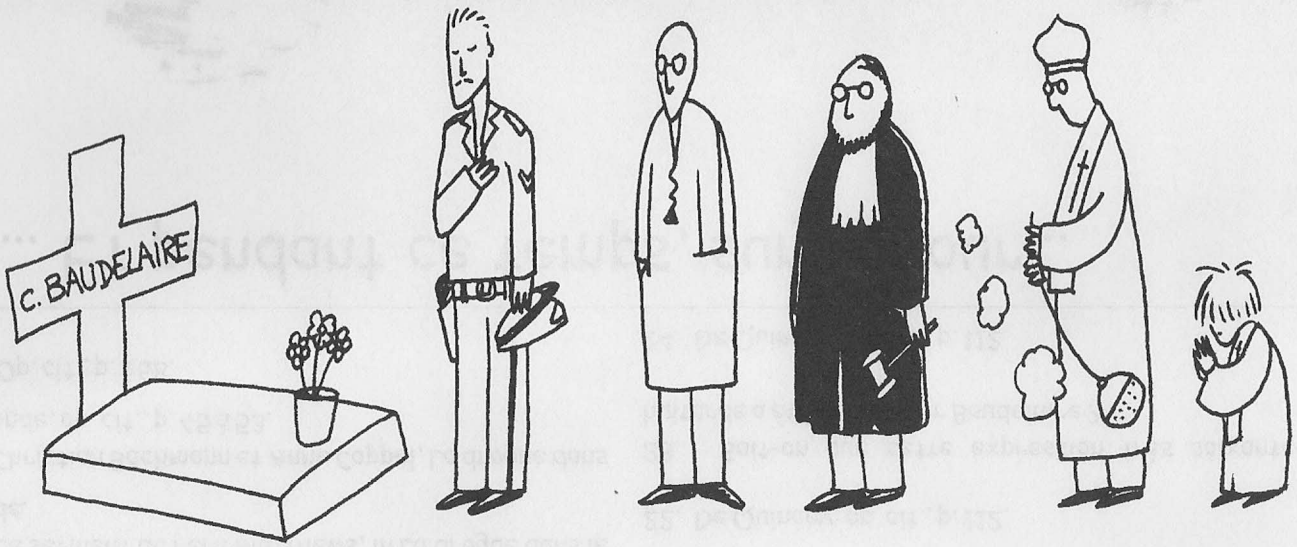
C'est ainsi que nous pourrions étudier en toute rigueur aussi bien le cas Baudelaire que le cas De Quincey, qui se présenteront de façon bien rafraîchie. Chez De Quincey, la période "d'usage circonspect de l'opium[22]", d'usage récréatif[23] de l'opium laisse place en 1812 à une "toxicomanie" non par quelque infaillible causalité, intrinsèque au produit comme on veut nous le faire croire, mais à "un très mélancolique événement"[24] , la mort de la petite Catherine Wordsworth, fille du poète et ami. Certes la mort de cette fillette pouvait douloureusement résonner pour De Quincey, à

jamais inconsolable de la mort de sa sœur Elisabeth. J'ajouterais cependant que nous pourrions suspecter une étiologie bien moins reconnue par nos auteurs : cette année d'entrée en servitude de l'opium est celle de son accès à la paternité. Derrière la réminiscence d'un deuil enfantin, dont il est certes inconsolable, c'est plutôt l'appel à la fonction paternelle qui précipite ce recours désormais obligatoire au Laudanum, fonction douloureuse à soutenir pour cet homme dont Baudelaire soupçonna le côté féminin. L'hallucination persécutive autour de la visite du Malais, vers 1813, nous invite à envisager, avec circonspection, une possible dimension psychotique chez De Quincey.

Chez Baudelaire, qui mourra sans postérité, la question d'être un père ne se posa pas dans les mêmes termes. Toutefois, l'épisode du 30 août 1857, sa reculade devant l'amour sexuel auquel avait fini par consentir Mme Sabatier, qu'il courtisait par poèmes interposés, et prétendument convoitée depuis longtemps, nous donne l'indice d'une semblable difficulté à soutenir le phallus. Ce qui ne manquerait pas de sel lorsqu'on se rappelle que Baudelaire doit sa renommée au retentissant procès pour les poèmes obscènes que comportait la première édition des Fleurs du Mal.

Ainsi nos deux auteurs, notoirement mélancoliques, pourront se révéler les précurseurs de l'erreur où se tient le discours moderne sur les drogues, qui attribue, comme les auteurs eux-mêmes, aux effets de ces dernières les calamités qui accompagnent leur absorption immodérée. Ils ont pour excuse leur mélancolie, et le nécessaire refoulement qu'ils ont jeté sur le rôle que les vicissitudes de cette mélancolie ont pu jouer dans les moments de décompensation de leur usage d'opium.

Il nous incombe, en revanche, de lever ce malentendu, tenace, issu de la lecture enthousiaste des œuvres de ces devanciers, qui fait porter sur les drogues la responsabilité des conséquences souvent tragiques associées à leur usage, tandis qu'il serait légitime de rechercher d'autres responsabilités, dans les accidents d'une mélancolie ou dans l'aliénation insoupçonnée au discours sur les drogues, depuis Baudelaire. Et s'il s'agit de remettre en doute la causalité des drogues dans les malheurs qui frappent ceux qui en usent, osera-t-on pousser jusqu'à interroger la responsabilité des médicaments de la dépression dans les apaisements ou guérisons qui accompagnent indiscutablement leur absorption ?



Notes

1. Charles Baudelaire, Les Paradis artificiels, publié en mai 1860.

2. Jean-Paul Sartre, Baudelaire, Gallimard, 1947 & 1975, Paris.

3. Par exemple, Henri Troyat, Baudelaire.

4. Henry Ey, Manuel de psychiatrie, Masson, 1978, p. 88 et 742.

5. Daté de 1862.

6. Arnould de Liedekerke, La belle époque de l'opium, Ed. de la Différence, Le Sphinx, 1984.

7. Thomas de Quincey, Confessions of an English Opium-Eater, publiées en 1821, trad. Franç. : Les confessions d'un mangeur d'opium anglais, l'Imaginaire, Gallimard, 1990.

8. Sous la plume de A.D.M., soit Alfred de Musset.

9. Baudelaire, Les Paradis artificiels.

10. Pour De Quincey, voir notre édition de référence. Pour Baudelaire, voir la note de Marcel Ruff, p. 566 de notre édition de référence.

11. Berridge V., Drogues illicites et médicaments psychotrope en Grande-Bretagne. Histoire d'une frontière incertaine, i Ehrenberg A. (sous la dir. de -) Drogues et médicaments psychotropes, le trouble des frontières,Ed. Esprit, série Société, 1998, p. 101-12

12. Berridge V., op. cit., p. 103.

13. Thomas Szasz, Les rituels de la drogue. La persécution rituelle de la drogue et des drogués, Payot, Paris, 1976.

14. Qu'il invente en 1669 et auquel il a donné son nom.

15. Arnould de Liedekerke, La belle époque de l'opium, Ed. de la différence, Le Sphinx, 1984, p. 56.

16. Id., p. 80, 82, 101, etc.

17. Arnould de Liedekerke, op. cit., p. 56.

18. Le serment du Père Matthews, in La drogue dans le monde.

19. Christian Bachmann et Anne Coppel, La drogue dans le monde, op. cit., p. 45 à 53.

20. Op. cit., p. 568.

21. "L'être humain jouit de ce privilège de pouvoir tirer des jouissances nouvelles et subtiles même de la douleur, de la catastrophe et de la fatalité", op. cit., p. 567.

22. De Quincey, op. cit., p. 112.

23. Sait-on que cette expression très soixante-huitarde a été forgée par Baudelaire ?

24. De Quincey, op. cit., p. 112.

L'USAGE DE PSYCHOTROPES ENTRE SAUVAGERIE ET ENCULTURATION

Grégory ESCANDE, Psychologue, Doctorant à l'UCL, Centre de Psychologie de la Religion,
Unité d'Anthropologie Clinique et Patho-analytique.

De la prise "sans cadre" occidentale à l'utilisation rituelle chamanique, l'usage de substances comme les hallucinogènes est un indicateur précieux pour appréhender des différences fondamentales, notamment vis-à-vis du savoir, de la nature, de la réalité et du rapport à soi-même, aux autres et au monde.

Notre itinérance nous portant actuellement à mener une recherche clinique sur une pratique de type chamanique utilisant entre autres plantes psychoactives l'hallucino-gène **ayahuasca**, nous focaliserons l'essentiel de notre discours sur l'enculturation de la drogue dans les sociétés chamanistes ainsi que sur une approche phénoménolo-gique du vécu hallucinogène, notamment celui du sujet vivant dans une culture (la nôtre) où ce type de substances est interdit (du point de vue légal) et associé à une conduite pathologique (du point de vue médical). Nos propos concernent donc principalement les drogues dites hallucinogènes. En outre, nous arborerons un positionnement personnel en tant que psychologue (**un** parmi d'autres) vis-à-vis de l'usage d'hallucinogènes ainsi qu'à l'égard du "sacré" et du rôle du chercheur dans sa discipline spécifique...

C'est quoi le chamanisme ?

Le chamanisme est considéré par les spécialistes en sciences humaines comme étant un système de croyances très ancien qui permet à l'humanité de se relier avec son environnement. Il s'articule autour de la personne du chaman, détenteur d'un savoir ésotérique et rituel qui concerne principalement la chasse, la fertilité, la guérison et la mort (SEAMAN/DAY, 1999). Le terme de "chaman" (ou "chamane") est ainsi un terme générique désignant des praticiens agissant sur plusieurs registres (essentiellement sociaux, religieux et thérapeutiques) dans le but de répondre à des situations hétérogènes inscrites dans un mode de vie basé sur l'économie de subsistance, la prédation et un rapport direct à la nature (VAZEILLES, 1991). En cela, le chamanisme est un système écologique comme nous le postulent B. HELL (1999) et P.T. FURST (1999) ; il est une vaste entreprise dynamique et pragmatique (entreprise caractérisée par le principe d'adaptabilité) dont la finalité est d'assurer l'intégrité et la perpétuation de la société.

L'essentiel de la "conception du monde" chamanique repose sur le postulat de l'existence d'un "monde" différent du monde phénoménal accessible par les sens usuels. Les qualifications par PERRIN (1995) de "monde-autre", par HELL (1999) de "monde des esprits" ou de "surnature" précisent bien le caractère étranger de cet

Tableau : Nous proposons de modéliser le processus d'un rituel ayahuasca basé sur le témoignage (rétrospectif) de l'ayahusaquero CORDOVA (Cf. LAMB F. B. , 1996, Un sorcier dans la forêt du Pérou, Editions du rocher - le Mail, Monaco) dans la figure suivante en y faisant apparaître la préparation des participants, ainsi que la préparation du rituel proprement dit et les signes cliniques que distingua a posteriori (c'est-à-dire suite à une conduite de "réfléchissement" sur une épreuve passée) l'acteur de cette expérience :

Phase préparatoire des participants au rituel

- régime alimentaire/diète (blancs d'oiseaux, bananes cuites, patates écrasées);
- purification [purga] physiologique par ingestion de plantes : vomissements, purgation, tachycardie, sueurs, fièvre, etc.;
- journée de jeûne et de peinture faciale (dessins et symboles de la tribu).

Durée du processus

3 jours

Préparation proprement dite du rituel

- choix de l'espace du rituel (clairière dans la jungle);
- protection de cet espace par quatre guerriers en position de retrait;
- allumage d'un feu au centre de la zone consacrée;
- collecte des plantes (lianes + feuilles);
- infusion des plantes pendant plusieurs heures dans un pot en argile où l'eau de la rivièrea été portée à ébullition;
- récolte du breuvage vert-marron;

ICAROS

chants sacrés qui "orientent le flot des visions vers les canaux voulus" et qui aident à "produire l'effet désiré pour le traitement" (LAMB, 1996).

Ingestion du breuvage ayahuasca

- *signes cliniques : nausées, sensations éphémères, couleurs lumineuses, spasmes, formes abstraites, abolition de la notion de temps;*
- *visions émergeantes : animaux de la forêt (insectes, oiseaux et félins) et images de la nature.*

"univers" dans lequel le chaman peut accéder par diverses techniques (isolement, jeûne, invocations, abstinence sexuelle, prise rituelle de psychotropes, etc.). ELIADE (1968) distingue le chaman des autres hommes : le premier est capable d'entreprendre une expérience "concrète et personnelle", c'est-à-dire d'avoir une expérience mystique, contrairement aux seconds (les hommes "ordinaires"[1]). Le chaman apparaît ainsi comme un "technicien de l'extase", celui qui sait "sortir de lui-même" de manière non-aléatoire pour accéder au "transcendant"[2]. La technique d'accès au "transcendant" qui nous intéresse ici est la prise rituelle (très codifiée) de psychotropes. Cette prise rituelle, c'est-à-dire culturelle, permet au chaman d'obtenir une connaissance dans le but de soigner, de maintenir le lien social, de produire de l'identité...

Des substances "enculturées"

C'est en 1972 que l'anthropologue P. T. FURST réunit dans son ouvrage The flesh of the gods (La chair des dieux, Seuil, 1974), une série de textes présentant les principales pratiques rituelles avec ingestion d'hallucinogènes naturels. L'utilisation de telles plantes, nous dit l'anthropologue, remonte à plusieurs millénaires, et même probablement au paléolithique. On retrouve ainsi sur le continent américain des traces archéologiques, attestant d'un usage rituel d'hallucinogènes, de plus de 100.000 ans.

La connaissance écologique et botanique qu'ont les sociétés chamanistes est littéralement stupéfiante. Les Indiens d'Amérique (surtout centrale et du sud) connaissent plus de deux cent plantes qu'un occidental qualifierait de psychédéliques ou de psychomimétiques (le chamanisme du Vieux continent connaît également des substances analogues, mais dans une proportion infiniment moins élevée). Les exemples de substances prises rituellement sur le continent américain sont nombreux: champignon psilocybe dans le chamanisme du Mexique, amanite tue-mouche (champignon à l'origine utilisée par les chamans sibériens dont le principe actif est la muscarine) au Canada, au nord-ouest des Etats-Unis ainsi qu'en Amérique centrale, cactus peyotl au sud du Texas et au nord du Mexique (principalement chez les Indiens Huicholes), cactus San Pedro utilisé originairement en Equateur et qu'on retrouve désormais au Mexique, au Texas et au Pérou, herbe de Jimson et racines de datura (de la famille des solanacées) utilisées principalement par les tribus d'Amérique du nord, liane ayahuasca et jus de tabac en Amérique du sud, etc.

Ces substances participent d'une culture, c'est-à-dire qu'elles sont liées à un **contexte** - construction née de l'échange entre des individus qui partagent un certain nombre de valeurs et de conceptions. Ce contexte, dont nous parlons, peut ainsi s'appréhender comme une interprétation, un langage qui oriente les façons de penser et de comprendre la réalité (BRUNER, 1991 ; BARTH, 1995). Les membres d'une même aire géographique ont négocié un "monde en commun" : ils sont **enculturés** à une Histoire et à différents systèmes (familial, groupal, institutionnel, etc.) ; leurs objets façonnent et maintiennent le **sens** de leur construction. Ce **sens** s'exprime par des **pratiques** significatives, c'est-à-dire des tâches manifestes, rationalisables et objectives, couplées à des intentionnalités sous-jacentes, implicites, personnelles et subjectives. Dans les sociétés chamanistes (également dites "archaïques"), les psychotropes hallucinogènes sont considérés comme des véhicules chimiques permettant l'accès au "monde-autre" ; leur ingestion exige une préparation codifiée couplée à une intention initiatique, gnoséologique. Derrière les "psychotropes chamanistes" donc : toute une dimension mythologique, rituelle, sociale. Ces substances-là ont une place spécifique dans ces cultures, alors que dans nos sociétés de consommation, elles ne se réfèrent à aucune pratique pourvue d'une signification culturelle. Dans un article[3] au titre évocateur "Chez les Indiens la drogue structure, chez nous elle détruit", l'ethnologue M. PERRIN rappelle que les cultures pratiquant la prise rituelle d'hallucinogènes disposent de termes ou de métaphores grâce auxquels leurs hallucinés peuvent décrire leurs pérégrinations. Les représentations culturelles, dont les membres de la communauté chamaniste disposent, permettent de "modeler" le voyage. Autrement dit, l'expérience hallucino-gène a un sens car elle est encadrée. L'anthropologue J. SISKIND nous dit ainsi que l'initié ingérant la mixture ayahuasca

suit un apprentissage culturel qui lui permet de passer d'une expérience intense et chaotique à une expérience qui se structure lentement pour devenir communicable. C'est notamment grâce à des chants sacrés (appelés icaros) que le chaman amazonien arrive à "contenir" son expérience (SISKIND, 1997). Qu'en est-il pour l'occidental qui prend "sauvagement" ce type de psychotrope ? PERRIN pense que la différence essentielle entre sociétés chamanistes et sociétés dites "modernes" repose sur le fait qu'il n'existe pas, au sein des cultures occidentales, d'"ailleurs" bien défini où le véhicule chimique [la substance psychoactive] permettrait de se rendre. Ici surgit le fossé sur la nature du Réel : le Réel chamaniste est dual (un monde humain et un monde divin où le passage "direct" est possible) ; le Réel occidental, lui, est "uniciste" (le "divin" a tendance a être séparé du quotidien)...

La prise "sauvage"

L'expression de "prise sauvage" fait référence à l'ouvrage du philosophe M. HULIN, La mystique sauvage (PUF, 1993) - ouvrage consacré aux expériences religieuses non contenues dans un cadre institué. La "prise sauvage" désigne une utilisation au sein de laquelle les références culturelles et sociales sont absentes. En psychologie de la religion, nous dirions qu'il y a une faillite des "médiations symboliques" (ou "médiations culturelles") pour le "psychonaute" occidental du fait que la prise d'hallucinogènes ne fait pas partie des techniques d'accès au transcendant "autorisées" en Occident comme la prière, la méditation, le jeûne ou encore l'isolement sensoriel. Le sujet-expérienciant s'approprie seul son "voyage" avec des "contenants de pensée" qu'il aura lui-même choisis ou qui s'imposent à lui.

Revenons sur l'essai d'HULIN pour mieux appréhender son qualificatif de "sauvage". Dans son essai, il dégage trois dimensions du vécu succédant à l'ingestion de substances psychédéliques : la dissolution du schéma corporel, l'éloignement des repères d'espace et de temps et l'effacement de la frontière séparant le sujet et l'objet. Manquant de repères symboliques (cosmogoniques, mythologiques ou autres) qui orientent le "voyage", l'expérienciant occidental se trouverait confronté à la dés-orientation et à l'angoisse. Cette angoisse apparaît pour HULIN comme "la très naturelle réaction de défense du moi devant l'effondrement de tout ce qui lui conférait stabilité, identité, consistance" (HULIN, 1993, p. 149). Notre sujet se trouverait ainsi dépourvu de références (ou médiations) pour pouvoir "lutter contre la violence désorganisatrice des produits, contre la force des émergences pulsionnelles suscitées par les hallucinogènes" (BRUN, 1999, p. 56) ; il devrait gérer seul la "face d'ombre de la drogue".

Comment se positionner ?

Lorsque des psychologues ou des ethnopsychiatres parlent du "terrain chamaniste", deux principaux thèmes (éminemment liés) sont évoqués : l'anormalité du chaman et les modifications de la conscience. Le premier thème, consistant à comparer le profil de personnalité du chaman avec des nosographies psychiatriques (essentiellement hystériques, épileptiques et schizophréniques), a été rejeté par les anthropologues. En effet, ces comparaisons ne reposent sur aucune observation (de type psychia-trique ou psychanalytique) prolongée et approfondie (PERRIN, 1995). La probléma-tique qui sous-tend ce débat concerne la distinction **Normal/ Pathologique**. Notre position s'accorde avec celle des anthropologues et notamment celle de PERRIN qui souligne que les observateurs se sont plus occupés de l'élection (et ses signes "spectaculaires") du futur chaman que des comportements et attitudes habituels du chaman confirmé. Les signes chamanistes ont été dépouillées de leur contexte d'émergence (c'est-à-dire de leur dimension culturelle) et sont devenues, pour le regard occidental, des symptômes. Néanmoins, nous ne devons pas exclure que des individus attirés par le chamanisme soient perturbés et malades et qu'ils recherchent la guérison dans un système qui leur permet de s'exprimer...

Le second thème intéressant le psychologue concerne les Etats Modifiés de la Conscience (EMC). Les EMC désignent ainsi une modification, un changement de l'état de conscience que vit ordinairement un sujet (LE SCANFF, 1995). Sommeil, angoisse, orgasme, stress, ivresse,

"trip" hallucinogène, etc. : autant de situations ayant à voir avec les EMC. De nombreuses recherches les étudient, notamment sous l'angle psychophysiologique, mais elles ne renseignent pas suffisamment sur la dangerosité ou le bienfait de tels "états". Le fait de vouloir chercher à modifier sa conscience (notamment par la prise d'hallucinogènes) est-il une menace pour l'individu, pour les normes sociales ? Celui qui transgresse le modèle prôné par sa culture d'appartenance, en consommant des psychotropes "non-pharmaceutiques", est-il un déviant qu'il faut "thérapeutiser", sanctionner, laisser faire ? Encore un avatar de la problématique Normal/ Pathologique - problématique qui nous semble de plus en plus culturelle (avec son florilège d'idéologies, de valeurs, de fanatismes, etc.) et philosophique... Revenons aux EMC. Selon nous, le qualificatif de modifié est pertinent en ce sens qu'il évoque une expérience non-ordinaire, mais il peut être contesté du fait qu'il semble trop connoté et relié à une expérience secondaire, voire non-valable de la réalité. Or, pour les peuples chamanistes, les "visions" catalysées par les substances n'ont rien à voir avec une expérience secondaire ou erronée de la réalité. Ainsi, les Indiens Jivaros, nous dit HARNER (1997), pensent que l'existence en état de veille est un "mensonge" alors que "les vraies forces qui déterminent les événements quotidiens sont surnaturelles, et ne peuvent être vues et manipulées qu'à l'aide des drogues hallucinogènes" (HARNER, 1997, p. 36). Dans les sciences humaines, le débat (ou conflit) prendra la forme d'une réflexion sur la nature du **sacré** ; il opposera ainsi les tenants qui postulent qu'il y a un "monde-autre" ou plan onto-théologique supra-humain potentiellement "expérienciable" (à l'instar d'ELIADE, HARNER et JUNG) et les tenants qui postulent que le "monde-autre" est une projection de ce monde-ci (à l'instar de PERRIN et FREUD). La première position est dite théophanique, la seconde dite anthropomorphe (WUNENBURGER, 1996). Ces deux positions mettent évidemment en jeu des a priori philosophiques et des croyances intimes... Après la problématique Normalité/ Pathologie, la problématique du Réel et de la transcendance!

Sur la question de la transcendance, le psychologue de la religion peut arborer une position dite herméneutique qui postule que c'est la conscience intentionnelle du sujet qui confère à l'expérience sa valeur de sacré. Ce n'est pas tant le plan "onto-théologique" qui intéresse l'herméneute que la relation qu'établit le sujet avec le monde, les autres et soi-même. Il y a ainsi "exclusion méthodologique du transcendant" : le psychologue n'a pas la compétence pour se prononcer sur l'existence et sur les propriétés du surnaturel auquel se réfère la religion ; il ne peut montrer ou réfuter les propositions de la théologie et il ne peut introduire l'action du surnaturel comme élément explicatif. Toutefois, le "transcendant" reçoit un statut psychologique et non plus ontologique (comme chez les théologiens). Autrement dit, le "monde-autre" possède le statut de "médiation symbolique" permettant au sujet qui utilise ce medium de tendre et/ ou de vivre certaines conduites qu'il juge nécessaires à l'accomplissement de sa condition et de sa liberté. Nos questions vis-à-vis de l'expérienciant de psychotropes chamaniques sont alors : Comment se prépare-t-il avant l'ingestion de la substance hallucinogène ? Eprouve-t-il de l'angoisse ? Comment vit-il cette dé-structuration (si elle se produit) ? Quelles "médiations symboliques" (philosophiques, religieuses ou autres) utilise-t-il pour traduire son expérience (ou plutôt comment retraduit-il les souvenirs de son expérience) ? Comment évolue le discours qu'il construit sur son expérience ? Des images (visuelles, verbales ou autres) émergent-elles au fil du temps ? Comment sort-il de l'expérience pour revenir dans la quotidienneté ? Est-il satisfait de ce qu'il a expériencié ? Cherche-t-il à revivre une telle expérience ? Etc. Telles sont nos interrogations à quelques mois de notre départ en Amazonie péruvienne...

Concernant la question d'une possible acculturation de système chamanique en Occident, nous réservons notre réponse. L'utilisation de substances comme l'ayahuasca ne pourrait être vraisemblablement tolérée dans notre culture que dans sa dimension thérapeutique et nous devons approfondir la recherche fondamentale sur ce type de soins avant de traiter de son éventuelle application dans le domaine de la toxicomanie. Ceci est le sujet de notre thèse de doctorat. Notre recherche prend

ainsi pour Objet le travail du médecin français J. MABIT au Pérou. Ce dernier a créé en 1992 un centre de réhabilitation pour toxicomanes (nommé Takiwasi) qui propose des "cures" chamaniques (couplées avec des approches occidentales) à des sujets "locaux" (et aussi à des occidentaux en "recherche personnelle").

Rappelons, pour conclure, que les problématiques nodales marquant un "fossé" entre "ici et là-bas" reposent sur :

- L'appréhension du "Réel" : contrairement aux occidentaux, les sociétés chamanistes ne considèrent pas que le réel se limite à la perceptions des cinq sens ;

- L'accord ou non de l'usage psychédélique par "l'ordre social" : l'usage occidental est qualifié de pathologique et de déviant ; celui ayant cours dans les sociétés traditionnelles est considéré comme un privilège sacré réservé à des initiés ou accordé à l'homme ordinaire lors de situations importantes (fêtes, maladies, etc.) ;

- La valeur donnée à la substance : dans les sociétés chamanistes, la drogue permet d'atteindre la connaissance et la sagesse ; en occident, elle signifie la régression, la confusion, l'irrationnel.

Notes

1. L'homme ordinaire partage la même cosmogonie que les chamans et il peut accéder, en quelques occasions, au transcendant grâce aux hallucinogènes. La différence éliadéenne concerne donc la question de la "maîtrise". Il faut aussi noter qu'ELIADE connaît très mal les pratiques chamanistes avec hallucinogènes.

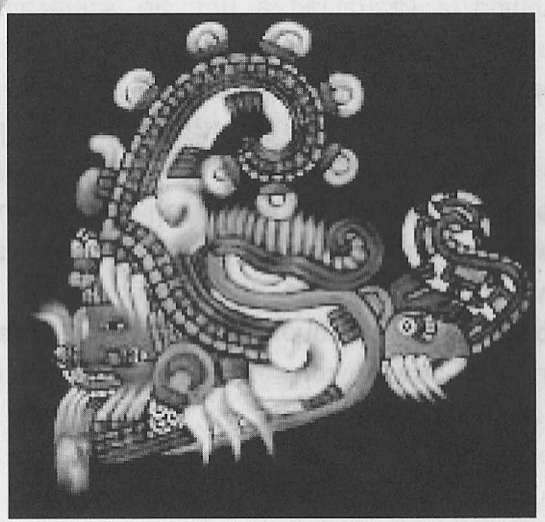
2. La notion de "transcendant" que nous utilisons est à entendre comme autre que ce que nous recevons par nos sens et marque aussi l'idée d'une coupure et d'un passage entre niveaux de réalité et se rapprocherait de l'étymologie de la notion de "sacré". Dans le monothéisme, le "transcendant" est difficilement atteignable alors que chez les sociétés chamanistes, le "transcendant" est immanent: la communication est possible et son expérience est directe.

.3. Article paru dans la revue Le Temps stratégique, n°12, printemps 1985. Je me suis procuré cet article par le réseau Internet à l'adresse suivante http://www.archipress.org/narby/perrin2.htm.

-

Bibliographie

- BARTH B.-.M. (1995), "Présentation générale : l'émergence d'une psychologie culturelle et les processus d'éducation" in Revue Française de Pédagogie n°111, avril-mai-juin 1995, pp. 5-10.
- BRUN A. (1999), Henri Michaux ou le corps halluciné, Les empêcheurs de penser en rond, Paris.
- BRUNER J. (1991), ... Car la culture donne forme à l'esprit, Eshel, Paris.
- ELIADE M. (1968[2]), Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase, Payot (1951), Paris.
- FURST P. T. (1974), "Introduction" in FURST P. T. (Ed.) La chair des dieux, l'usage rituel des psychédéliques, (1972 pour l'édition originale américaine) Seuil, Paris, pp. 7-18.
- FURST P.T. (1999), "Vue d'ensemble sur le chamanisme" in SEAMAN G./ DAY J.S. (Eds.), Anciennes traditions, chamanisme en Asie centrale et en Amérique, Editions du Rocher/ le Mail, Monaco, pp. 13-42.
- HARNER M. (1997), Hallucinogènes et chamanisme, (1973 pour l'édition originale anglaise) Georg Editeur, Genève.
- HELL B. (1999), Possession et chamanisme, les maîtres du désordre, Flammarion, Paris.
- HULIN M. (1993), La mystique sauvage. Aux antipodes de l'esprit, PUF, Paris.
- LE SCANFF C. (1995), La conscience modifiée, Payot, Paris.
- PERRIN M. (1995), Le chamanisme, PUF coll. "Que sais-je ?", Paris.
- SEAMAN G./ DAY J.S. (1999), Anciennes traditions, chamanisme en Asie centrale et en Amérique, (1994 pour l'édition originale américaine) Editions du Rocher/ le Mail, Monaco.
- SISKIND J. (1997), "Visions et guérisons chez les Sharanahua" in HARNER M. (Ed.), Hallucinogènes et chamanisme, Georg Editeur, Genève, pp. 47-58.
- VAZEILLES D. (1991), Les chamanes maîtres de l'univers, Les Editions du Cerf, Paris.
- WUNENBURGER J.-J. (1996[3]), Le sacré, (1981) PUF coll. "Que sais-je ?", Paris.



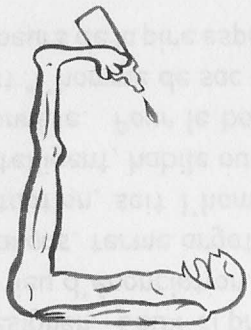
DROGUES ET CULTURES

LE RÉBÉTIKO, CULTURE POÉTIQUE DE "CAÏDS" FUMEURS DE HASCHISCH

ETUDE D'UNE FIGURE EMBLÉMATIQUE D'AFFIRMATION DE SOI

Antonio JOAQUIM, Licencié en Anthropologie

Le rébétiko, courant artistique de chant et de danse populaire du sous-prolétariat de la fin du XIXe siècle, interpelle l'anthropologie sur certains aspects : les informations tirées de la musique et de la danse, des comportements des minorités suburbaines et de l'évolution de l'identité d'un groupe exilé, constituent différents points de vue qui s'éclairent mutuellement. Dès lors, le sujet de l'article, à savoir la place et le rôle de l'usage de drogues dans une culture donnée, est soumis à l'épreuve du regard holistique prometteur d'une bonne compréhension.
Nous verrons qu'il se trame une expérience essentielle lors de la mastoura qui est l'état de transe extatique sous les effets combinés de la musique, de la danse et du haschisch. La mastoura existe parce que le contexte (a)social, (a)politique et historique particulier la requiert, et c'est à ce titre qu'elle joue un rôle essentiel : un véritable sociodrame.



Le rébétiko est la culture populaire urbaine, celle des marges de la société citadine opposée à la culture savante, celle du sommet de la société.
Le rébétiko est le produit non d'une génération spontanée mais celui d'une population déracinée, en rupture avec la culture traditionnelle. Cette situation est condition première, à même de fournir les éléments propres à l'élaboration d'un style, ou mieux, d'une réaction fondée sur la création artistique. Celle-ci est avant tout fonctionnelle : le groupe marginal, les rébétès, en conflit avec la société des nantis, y trouve un remède à des conditions de vie insupportables, un harcèlement soutenu qui met constamment son identité et ses coutumes en péril.

Les apparences d'un "mauvais garçon"

Le terme rébétiko provient de la double racine des mots turcs: "rébèt" qui veut dire "hors-la-loi","indiscipliné" et "teke" qui désigne un monastère soufi. Le rébétis est donc le nom du musicien en train de danser et jouer de la musique, tout en buvant de l'alcool et fumant du haschisch dans les tékèdès ou tékès, sorte de caves- cafés. Ajoutons qu'à la même époque, existent la prison et le "café-aman" comme autres lieux d'inspiration des rébétika. Le "café-aman" est le premier type de café des grandes villes de Grèce et de la côte d'Asie Mineure ; il est très étroit, une estrade pour les musiciens qui jouent au début des chansons démotiques et des morceaux dits "à la turque". Le fait de ne pas consommer le haschisch distinguerait le "café-aman" du tékès.

Plus tard, le rébétis désigne le "mauvais garçon" du milieu, aux "sales manières", vivant dans les bas quartiers, souvent portuaires, des grandes villes

de Grèce. Quelques surnoms peuvent servir à le désigner. Ceux-ci prennent un sens opposé selon le lieu d'énonciation. Ainsi, l'attribut polyvalent mangas, terme argotique, peut désigner, selon la situation, soit l'homme du milieu, soit l'homme intelligent, habile ou malin, soit l'homme droit et honnête. Pour le bourgeois, par contre, mangas est "l'homme de sac et de corde", celui qui a "des moeurs de la pire espèce".

Personnage à la fois rude et rudoyé, le rébétis va, en effet, être lui-même et fidèle à lui-même. A ses débuts, son milieu lui offre un havre consolidé par son caractère fermé et semi-clandestin, en opposition avec le monde. L'aspect ténébreux, parlant l'argot, une démarche nonchalante, une façon de se vêtir particulière en enfilant une seule manche de veston, porté sans cravate, avec un couvre-chef "républicain" dernier cri, l'usage de drogues et des pratiques (bagarre, clandestinité, racket) qui n'engendrent que la défiance et un fort penchant pour la musique et la danse, voilà l'allure d'un homme qui semble et iconoclaste et paradoxal : a-t-on jamais vu des mauvais garçons presque aculturés être en même temps de bons poètes?

Le rébétiko n'a jamais connu de répit au cours de son histoire, victime en permanence d'une répression systématique. C'est là qu'il puise sa force, sa raison d'être. Toute son attitude témoigne de cette opposition : sentiment de supériorité dans sa différence, fuite et détachement absolu, remarquablement représentés par la mastoura.

Une transe en chant et en danse

Les idées principales des rébétika, des chansons, évoluent avec la conjoncture, tournent autour de quelques thèmes permettant de cerner la personnalité du rébétis. C'est que celui-ci s'adonne au chant, toujours avec passion, le corps et l'âme à l'unisson, avec pour seule fin l'expression de son être "tragique".

De manière générale, les thèmes principaux traitent de l'amour (souvent malheureux), du haschisch (il arrive qu'allusion soit faite à d'autres drogues) et des vicissitudes de la vie quotidienne. Certains rébétis chantent cette lourde réalité sur un ton ambivalent, à la fois lourd et caverneux et plein d'humour noir et piquant, sans une once de violence. Ainsi en va-t-il de chansons sur les thèmes de la pauvreté, de l'exil, de la mort, de l'errance ou de la prison, avec parfois quelques allusions politiques.

De même, quand il danse, le rébétis ne manque pas d'éloquence afin d'exprimer, cette fois rien qu'avec le corps, l'amertume mais aussi la joie qu'il éprouve au moment même de l'exécution de sa performance.

Le zeïbékiko est la plus commune des danses propres au rébétiko. Il tire probablement son origine d'un vieux substrat de culture chamanique. Le mot zéïbékiko provient de "zeïbek" ou "zebekidès" qui veut dire "aigle". Les zébékidès sont des montagnards turcs d'Asie Mineure, non musulmans, surnommés guiaour (infidèles). Au milieu du XIXe siècle, ils constituent une milice autonome d'environ 40.000 hommes qui échappe au pouvoir des sultans. Les zébékidès sont des "hors-la-loi" au caractère vindicatif et impressionnant, armés jusqu'aux dents, vêtus d'un costume sophistiqué, au mode de vie "tribale" et fumant le haschisch.

Bref, ils n'ont rien pour déplaire aux Grecs de la région, qui adopteront leurs costumes, leur langue, un grec dialectical, leurs chansons et leurs danses.

La danse zéïbékiko, de nature guerrière, se présente comme suit : un homme seul, bras levés, "dans la posture d'un oiseau", le corps balançant vers la terre, puis vers le ciel et tournoyant langoureusement, le visage grave; toute l'attitude est pathétique, saisissant l'œil et imposant le respect. Le zéïbékiko est l'image dansée de la mastoura, l'expression corporelle de l'ivresse du haschisch.

Au temps de la création...

Le rébétiko, qui trouve ses origines dans un passé lointain et bariolé, s'est constitué à la façon d'une diffusion, de la rencontre de personnes qui partagent un sort et une attitude communs face à lui.

D'après ce que l'on sait, le rébétiko s'est largement inspiré de la longue tradition des

chansons professionnelles et de la musique des minorités anatoliennes, des tziganes pour la plupart, qui professaient comme musiciens ambulants, animant de musique et de danse les premiers "cafés-aman".

A la fin du XIXe siècle, le rébétiko et son corollaire le zéïbekiko, font leur apparition dans les villes de la mer Egée, tel Smyrne, Syros et le Pirée (port d'Athènes). Il semble que cette apparition se soit produite d'abord dans les quartiers grecs et pauvres des villes d'Asie Mineure, principalement à Smyrne, où vivent de nombreux Grecs.
Le rébétiko se rencontre aussi à Constantinople, foyer de l'hellénisme, à Salonique, toujours sous l'occupation turque, à Alexandrie où vivent également de nombreux Grecs. Ce nouveau genre de chansons et de danses populaires se font entendre et se donnent à voir rapidement dans les "cafés-aman" de ces villes.

A cette même époque, la situation sociopolitique de la Grèce est marquée par la précarité. L'économie est très instable, souvent au bord de la faillite. La politique en général se résume au jeu puéril bien connu des politiciens avides de pouvoir à tout prix, le peuple n'a aucun pouvoir de fait, les élections se déroulent habituellement dans la terreur et la corruption.

A cette situation s'ajoute une vague de répression effrénée (période othonienne: 1832-1862), durant laquelle de nombreux détenus politiques et de droit commun remplissent les prisons. De cette époque, les rébétiko gardent un souvenir indélébile.

De nombreuses chansons sont composées en prison, accompagnées d'une musique jouée avec un instrument de fortune, le baglamas, un genre de luth que les détenus se fabriquent tant bien que mal. Plus tard, tous les instruments seront interdits : ceci n'empêchera jamais la production de chansons qui, comme des rumeurs, franchissent les murs de la prison. Les prisonniers, à leur sortie, se retrouvent au ban de la société avec d'anciens détenus, vivant marginalement et constituant peu à peu le "milieu", celui du tékès ou se rencontrent le mangas, ou le rébèt, les insoumis.

Dès la fin du règne du roi Othon, les gens du milieu se réunissent, sur la place de Psiri d'Athènes. Au même moment, d'autres villes telles Thessalonique, Jannina, Volos sont témoins de l'ouverture de "cafés-aman" et de tékédès. Dès cette époque, une répression systématique s'instaure à l'encontre de ces marginaux venus de Smyrne, de Broussa et de Scoutari, faubourg de Constantinople, avec leurs manières indésirables et le haschisch (et occasionnellement, semble-t-il, d'autres drogues telles que l'opium, l'héroïne...).

Le simple fait d'avoir le "look", de parler leur argot est une raison suffisante pour essuyer les foudres policières. Ces condamnations n'empêchent pas l'expansion du "milieu" qui a déjà tout d'une sous-culture structurée et organisée, d'un monde à part. Précisions que l'opposition aux valeurs dominantes provient de la complaisance à affirmer son propre moi, à affirmer sa propre existence et non en dénigrant systématiquement l'image de l'autre, celui du citoyen. D'ailleurs, il n'est nulle part fait référence, positive ou négative, au monde du travail.

Zébékidès (photo de 1900, Archives Ilias Pétropoulos).

Bref, c'est l'époque "héroïque" des grands mangas du "milieu", ceux qui savent se faire respecter par les qualités du vrai dur, l'époque où existent encore toutes les valeurs du "milieu", le respect des anciens, la bravoure, l'agressivité, la malignité, la solidarité entre "hors-la-loi", la dignité et l'honneur du mangas. C'est la période où l'on chante surtout le haschisch, ce chanvre indien qu'il faut fumer en respectant tout un protocole ritualisé. Le rébétès d'alors est fier de son appartenance, l'affichant tant qu'il peut, s'en réjouissant à travers le chant et la danse, révélant une prédisposition pour l'hédonisme.

C'est ce substrat de vie marginale qui constitue la toile de fond du rébétiko qui, bientôt, prend un essor considérable lié à l'afflux massif de réfugiés consécutif au conflit greco-turc. Les forces turques victorieuses contraignent toute la population grecque (ou plus exactement tous les non-musulmans) d'abandonner ses foyers et de s'expatrier en Grèce. Ce bouleversement, "la catastrophe d'Asie Mineure", a pour conséquence le gonflement d'un cinquième de la population totale de la Grèce.

On assiste à de grandes mutations dans le paysage urbain. Des quartiers "bidonvilles" viennent grossir chaque ville, avec des noms tels Nea Smyrne et Nea Ionia, en souvenir des villes à jamais perdues. Sombrant dans la plus absolue précarité, les réfugiés viennent s'insérer dans la classe des sous-prolétaires déjà sur place. Partageant le même sort, les réfugiés agrandissent le "milieu" des rébétès installés depuis le XIXe siècle.

A partir de cette époque, les thèmes musicaux se multiplient, sans rien perdre de leur authenticité : la source en est toujours la culture rébétiko. Le thème de l'amour prend beaucoup d'importance. Les thèmes de l'exil et de la Mère font peu à peu leur entrée, ainsi que ceux de la séparation et de la nostalgie. Si le caractère droit et fier du rébétis, ainsi que sa manière de vivre ne s'en trouvent pas complètement altérés, son rapport au monde en est affecté.

Plus qu'à un renouveau musical, on assiste à une prise de conscience, marquée par une "perturbation" affective. Pour le rébétis, sa vision du monde et de lui-même est ébranlée. Se considérant comme victime d'une machination, c'est injustement qu'il vit sa place au ban de la société, due simplement au fait qu'il est pauvre. Fataliste, il se résout à son destin inébranlable. Pour le rébétis, pas question de changer les choses. Sa conduite lui est dictée par la fatalité qui pèse sur lui depuis la naissance jusqu'à la mort. Il ne lui reste plus qu'à chanter et danser jusqu'à l'extrême ivresse : la "mastoura".

La constitution du rébétiko ne doit rien au hasard. Lorsque la "pègre" des villes choisit de danser le zéïbétiko, elle pose un acte dont elle connaît toute la valeur. Danser le zéïbékiko, c'est marquer sa différence culturelle et refuser le folklore paysan (image romantique de la pureté de la nation) aussi bien que des mœurs artistiques de la bourgeoisie.

Le rébétiko est la synthèse d'une double expression ou, plutôt, de l'affirmation de soi à deux niveaux : "affirmation de soi comme différent, comme opposé, mais le refus opposé à l'extérieur a une face intérieure au groupe, positive et constructive : c'est presque sa joie de vivre ; à tout le moins, c'est sa façon de sentir, de rêver, de survivre.

Plus tard, le rébétiko joue un rôle capital : il lui faut assumer la détresse insupportable de personnes victimes d'être le "rebut", rejetées pas les dirigeants d'un pays qui refusent d'assumer son histoire. Puisque la seule place concédée à ce sous-prolétariat, voué à l'oubli, est le "dépotoir", il ne lui reste plus qu'à trouver ses propres valeurs en lui, ce qu'il réussit magnifiquement... Pour preuve : le rébétiko est aujourd'hui la musique la plus dansée en Grèce. C'est peut-être le retour du refoulé ou peut-être encore un moyen de maintenir sous contrôle les passions, toujours susceptibles de ressurgir, d'un sous-prolétariat abusé, ou encore, dans un registre quelque peu différent, la récupération commerciale d'un art authentique qui promet assurément une grosse recette...?

... Un peu de haschisch et...

Il est très difficile de se sentir bien lorsqu'on est confronté à un conflit identitaire : les rébétis

sont tous issus d'une double culture : greco-orientale.
Ils furent rejetés de Turquie parce qu'ils n'étaient pas tout à fait Turcs et, en Grèce, ils furent mal reçus parce qu'une propagande nationaliste va insidieusement maintenir que le rébétiko est d'origine turque, ce qui recoupe avec la thèse morale de la vulgarité du rébétiko, son appartenance obscure et louche à la pègre et ce dans un climat anti-turc très vivace à l'époque.

Dans un tel contexte, la réaction fondée sur la création artistique apparaît comme une excellente solution, peut-être la seule qui fût possible, preuve d'une grande ingéniosité et d'une sensibilité qui relève de la magie, pour cause...

Cette attitude basée sur la création artistique fait écho à d'innombrables situations qui se sont présentées au cours de l'histoire.
Cinq siècles avant J.C., les danses dionysiaques correspondent à un culte de possession qui impliquait un état émotionnel paroxystique, que les anciens appelaient enthousiasmos, c'est-à-dire délire d'une personne possédée par un dieu. Ailleurs, nous avons montré que ce culte s'est développé lors de circonstances assez semblables à celles vécues par les rébétès.
Pendant la Deuxième Guerre mondiale, dans certains camps de concentration, se jouaient tant bien que mal des saynètes et notamment l'opéra d'enfant "Brundibar", dont les premières représentations furent données à Theresienstadt par des enfants tous promis aux chambres à gaz d'Auschwitz.
Plus près de nous, dans les écoles, les enfants "jouaient à Dutroux" alors qu'ils étaient bombardés d'informations qui peu à peu échafaudaient les bases d'une psychose collective.

Il s'agit toujours de transfigurer et/ou transcender une réalité insupportable, un pouvoir malicieux qui veut atteindre cette source incandescente d'humanité qui émerge le plus souvent dans les moments les plus désespérés.

L'art- la théâtralité - offre à certaines conditions l'occasion de rendre l'espoir là où tout invoque le grand désespoir. L'état de transe extatique, représenté ici par la mastoura, est d'abord un état de joie extrême, de grande plénitude; l'émotion qui s'en dégage est si forte qu'elle est partagée de façon tout aussi intense par les "spectateurs" ou plutôt l'assemblée fraternelle qui motive le danseur par des cris et des applaudissements qui ont pour objectif d'encourager l'envol du danseur ou la venue du "sublime" en ce corps qui n'est manifestement plus comme le nôtre.

Cette présentation très irisée du rébétiko pose la question du rôle qu'y tient le haschisch. Volontairement, nous n'y avons pas consacré toute notre attention. Pour le rébétis, le sens que revêt le haschisch n'est pas limité aux effets qu'il produit. Ils consomment toujours dans un cadre approprié, avec la mise en œuvre d'une panoplie de comportements ad hoc permettant l'accès à la mastoura. Autrement dit, et de manière générale, l'importance que peut avoir le chanvre indien pour la vie d'un individu ou d'un groupe est fonction du sens qu'il lui donne et aussi des effets subjectifs qu'il lui attribue.
Une étude de Howard Becker, intitulée "Outsider", décrit le rapport étroit entre l'adhésion aux valeurs d'un groupe dont l'un des aspects de la culture est de fumer de la marijuana et l'apprentissage des effets psychophysiques de celle-ci (le fait de "planer").

Outre les effets psychophysiques induits par le haschisch, il y a toute une dimension de théâtralité intrinsèque dans cette pratique. La limite floue entre ces deux aspects d'un même phénomène fait planer le doute...Ne sommes-nous pas au-delà de la vérité et du mensonge?

Une nouvelle perspective s'offre à nous afin de lever toujours un peu plus cet épais brouillard qui enrobe une pratique qui, par essence, ne se dit pas mais se vit.

L'Anatolie a hérité de certaines traditions chamaniques d'Asie Centrale et a également été le centre soufi de l'Ordre desMevlevi, alias "derviches tourneurs", adeptes d'une danse sacrée généralement effectuée en guise de prélude à une séance d'invocation silencieuse. Dès lors, la mastoura est une forme, non édulcorée, de rites plus anciens, et dont la généralisation par l'étude de la transe au sens large permet de dégager la structure élémentaire inhérente à toutes ces pratiques.

Une définition de la transe, qui tient compte à la fois des apports de la psychologie et des avancements de l'ethnologie, est proposée par Gilbert Rouget comme "un état de conscience altéré, transitoire et obéissant à un modèle culturel".
L'état modifié de conscience -EMC- est défini par A. Ludwig comme "un état mental (...) représentant une déviation dans l'expérience subjective ou dans le fonctionnement psychologique par rapport à certaines normes générales de la conscience à l'état de veille".
Bien qu'une distinction existe entre les EMC spontanés, comme le sont les rêves lucides, le somnambulisme, les expériences de sortie du corps ou de seuil de la mort, et les EMC induits notamment par l'hypnose ou par la consommation d'une drogue, cette définition a le mérite de rendre comparable l'ensemble de ces phénomènes entre eux et, ainsi, de mettre en évidence la structure de base propre à tous les ECM.

Donc, la transe, du mot latin transire qui désignait le fait de "passer", consiste toujours en un passage allant d'un ECO - état de conscience ordinaire - à un ECM. Ce passage implique un changement ou plutôt une rupture nette entre ces deux états. Celle-ci est rendue possible dans le cas de transe induite par l'élaboration de techniques diverses. Mais, quel que soit le moyen utilisé, la conséquence est toujours l'instauration d'un nouveau lieu où le temps normal n'a plus cours et l'attention de tous est captée dans une même "spirale".
Pour illustrer le "passage" par un exemple tiré d'ailleurs, une danseuse professionnelle de danse contemporaine explique qu'au cours d'une performance lors d'un festival à Paris, elle s'est soudainement sentie transportée, malgré elle, par sa danse qui devint extrêmement "fluide". Au même moment, les spectateurs, la plupart distraits et étourdis par l'ambiance bruyante des alentours, furent nombreux à être pris par le "temps" de la danse, transportés par la même "fluidité".

Les pratiques de transe semblent exceptionnelles et rares à nos yeux d'occidentaux, hormis les fervents des "rave-party" et autres férus de "technohouse" ; elles relèvent pourtant de "techniques" qui existent encore aujourd'hui sous des formes très diverses et sous toutes les latitudes.

Selon les types de culture et d'organisation socio-politique, les hommes ont choisi soit de développer et cultiver de façon plus ou moins intensive et complexe les états de transe, ainsi que les techniques qui en livrent l'accès, soit d'en limiter, voire d'en interdire, l'usage. S'il s'agit, comme pour le rébétiko, d'en interdire le déploiement, c'est que celui-ci recèle un ferment séditieux.

La transe crée un lien particulier où s'énonce une parole qui s'exprime subtilement par le non dit. Toute la force subversive de la transe tient à cette propriété d'exprimer fugitivement un "message" qui n'est pas nommé ; l'évanescence de la transe révèle le "message" : l'infini. Quoi de plus subversif aux yeux d'un régime sociétaire, établi et bien fixé, que l'idée de la pensée éternelle, "infixée", toujours renouvelée ?

Bref, le haschisch, comme partout ailleurs, est une résine psychotrope, mais, pour les rébétès, c'est aussi une entité physique détentrice d'un "mana" qu'ils ont choisi d'exploiter le mieux possible.
Ce choix s'est avéré largement efficace...

Notes

1. Le rébétiko du commencement est asocial et apolitique, limité au "milieu". Ce n'est qu'à partir de la "catastrophe d'Asie mineure" qu'il prend de l'importance et qu'il "conte" avec le social et le politique.
2. Selon les formules de St Kyriakidis, cité par Damianakos, S., p. 79.
3. Sur base de l'anthologie de M. Petropoulos, p. 153.
4. Voir Jean-Paul Roux, La danse chamanique de l'Asie centrale, in Les Danses Sacrées, Seuil, 1963, p. 305.
5. Anatolie = anciennement l'Asie Mineure, Turquie depuis 1923.
6. Renault d'Allones, O., p. 162.
7. Thèse de mémoire : "Danse populaire : de Dionysos au rébétiko".
8. Martin Lings, "Qu'est-ce que le soufisme?"
9. Georges Lapassade, "La Transe", Ed. Que Sais-je?
10. Gilbert Rouget, "La Musique et la transe", 1980.
11. Les qualités psychédéliques du haschisch peuvent à elles seules jouer le rôle de technique.
12. Les confidences de Michèle Meugens.

Bibliographie

DAMIANAKOS Stathis, "Représentation de la paysannerie dans l'ethnographie grecque (un cas exemplaire : la fiction klephtique)",in Paysans et Nations d'Europe Centrale et Balkanique au XIXe et au XXe siècle, Paris, Maisonneuve et Larose, 1985, pp. 71-85.

DEMEULDRE Michel, "Le Rébétiko: de la clandestinité à l'oubli ?".

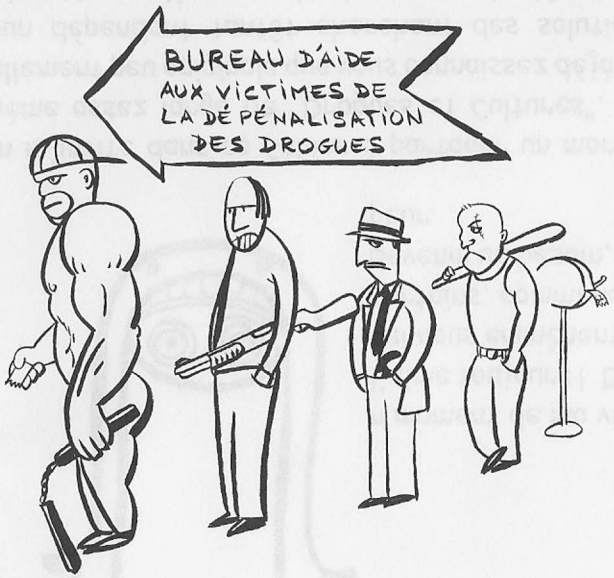
GRODENT Michel, "Le bandit, le prophète et le mécréant : la poésie et la chanson dans l'histoire de la Grèce moderne", Hatier, coll. "Confluences", 1989.

LACARRIERE Jacques, "L'été grec : une Grèce quotidienne de 4000 ans", Plon, coll. "Terre humaine", Paris, 1975.

LAPASSADE Georges, "La transe", PUF, coll. "Que sais-je?", Paris, 1990.

REVAULT D'ALLONES Olivier, "L'art contre la société, une culture dominée : le Rébétiko", in La création artistique et les promesses de la liberté, Klincksieck, Paris, 1973, pp. 143-178.

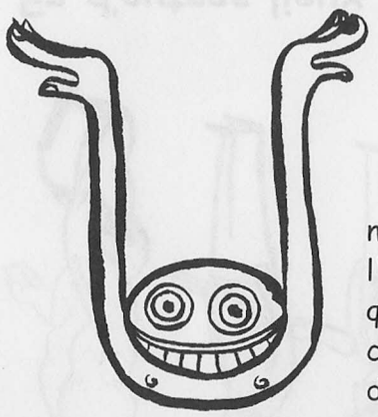
ROUGET Gilbert, "La musique et la transe : esquisse d'une théorie générale des relations de la musique et de la possession", Gallimard, Paris, 1980.



... En d'autres lieux en 2001...

... Pendant ce temps au commissariat...

DROGUES ET CULTURES



Pierre D.

n moment de ma vie, elle m'a tout pris ou presque, puis un autre moment, puis un autre encore... Oui, j'ai souffert et oui, je l'aime toujours ! Du bordeaux des grands châteaux, aux poussières du bout du monde, en passant par ces fumées multicolores qui nous emmènent et montent au ciel. Cette présence le plus souvent réconfortante se niche tout au fond de nous, et pour certains, commence à prendre beaucoup de place entre le confort et la raison jusqu'à occuper presque toute la scène et devenir un besoin, une nécessité, un ami-ennemi inséparable, indissociable d'une réalité qui vient à nous faire de plus en plus peur.

On m'invite dans ce Cahier à partager un morceau de mon expérience sur le thème assez large de "Drogues et Cultures". Je vous épargnerai l'histoire tellement peu originale que vous connaissez déjà ou que vous vivez en ce moment, d'un dépendant tantôt cherchant des solutions, ne fût-ce qu'une, tantôt baissant complètement les bras, vers le désespoir et la chute. Mis à part des noms ou des lieux différents, l'histoire reste la même pour tous, en tout cas les sentiments pour le plus souvent assez négatifs qu'elle dépose comme une trace indélébile tout au long du chemin.

Je ne cherche pas à faire une morale à deux balles mais je pense aujourd'hui, après avoir vécu un bon moment d'abstinence de toutes drogues légales ou illégales (drôles de lois parfois !), qu'elles ne sont pas le problème. Le problème, c'est la dépendance, la maladie, l'abus. Mais où se situe ce dernier ?... La réponse se trouve peut-être dans cette raison qui vient progressivement à manquer face à la répétition d'une consommation déjà beaucoup trop tôt abusive. C'est là que se situe un des plus grands nœuds, c'est là que le bât blesse ! Si comme certains le prétendent, la drogue était aussi mauvaise en soi, on ne continuerait probablement pas de la même manière qu'on le fait ou qu'on l'a fait. Et ces mêmes prétendants auraient alors inévitablement un grave problème lorsqu'ils se délectent d'un bon p'tit rouge lors du repas familial ! Inutile de rappeler que l'alcool est "classé" dans les drogues dures, mais... légales. Il y a des gens qui

... Pendant ce temps sur le tour...

consomment sans que cela ne leur pose aucun problème et d'autres qui ont besoin de limites. Quand on cherche des limites, c'est indubitablement qu'il y a là, déjà, un "problème" à la base... Trouver une frontière entre l'envie et le besoin, le fun et la destruction, une parenthèse ou une fuite. Mais on ne peut fuir ce qui coule dans nos veines, fait battre notre cœur et notre être tout entier. On ne fuit pas ce que l'on est, mais on peut apprendre à vivre avec, à l'apprécier et en tirer le meilleur.

Je crois que ce qui m'a le plus aidé à voir le jour, mis à part l'aide extérieure que j'ai enfin un jour acceptée de prendre en considération et les groupes d'entraide pour ne citer que cela, c'est la création. Pour ma part, la musique.

En effet, créer, se remplir de musique, d'accords qui sortent du ventre, s'exprimer enfin en écrivant ce que l'on sent, le partager, c'est le plus grand "kick" que je connaisse jusqu'ici (à part ma compagne évidemment !) Lorsque j'ai commencé la guitare en début de rétablissement, c'était une grande source d'aide et de soutien. En effet, apprendre, se concentrer, plonger dans une action positive aide à ne pas penser. Ne pas penser aux bons moments que cette consommation a apportés, car évidemment il y en a eu. Et c'est "marrant" de voir à quel point ce sont eux qui reviennent lorsqu'on essaye de s'en sortir, inexorablement, toujours les mêmes. J'aurais pu être peintre, clown ou acteur ou n'importe quoi, pourvu que je crée. Une passion, un but là où il n'y avait plus rien. Lorsqu'arrive le moment où tu sens que tu as accompli certaines choses de tes mains, de ta tête, de ton cœur, tu apprends à en être fier et tu n'as pas envie de les perdre. Déjà plusieurs fois, la musique m'a sauvé d'une rechute imminente. Pour ne citer que le projet de mon groupe et les musiciens qui le composent et que j'estime énormément, il est impensable que j'arrive à une répet' dans un état de végétation ou de ne pas m'y pointer du tout ou alors sans matière de travail parce que j'étais trop loin pour pondre le moindre truc. J'ai comme tout le monde, je pense, des moments où je me sens mal, faible, et là, elle revient à l'attaque, la maladie, et les fameux bons moments ! C'est entre autres dans ces moments-là que la musique m'aide et me sauve parfois car j'ai aujourd'hui à mon actif et dans mon cœur beaucoup de vrais moments de bonheur où la drogue n'a aucune place. Ce sont eux qui me ramènent maintenant quand la route devient savonneuse ! J'ai trouvé dans la chanson une manière de tout dire ou presque. Je parle de ce que je connais, de ce qui me touche tout simplement. Lorsque je fais passer un petit message à quelqu'un, s'il se reconnaît, s'il est touché par une de mes chansons, j'éprouve alors le sentiment d'un certain accomplissement, un sentiment d'utilité, de réussite, et ce, loin du sens professionnel, au plus profond de l'affectif.

"Sex, drugs & rock and roll" c'était une époque ! Malheureusement, beaucoup ne sont plus là pour en parler... Pour conclure, et ce n'est pas facile puisque le titre implique deux de mes sujets préférés, je dirais qu'il existe autant de solutions que

de personnes qui les cherchent. Par chance et avec de la volonté, j'ai trouvé la mienne juste là, qui dormait au fond de moi. C'est pas toujours drôle de se défaire de certaines habitudes et de comportements bien ancrés au fond de nous, mais pour qui l'est-ce toujours ? Il y a des concessions à faire, mais le résultat en vaut tellement la peine !... La liberté tout simplement.
Vive le langage du cœur et Vive le Rock.

VIRUS

Je me promène à Amsterdam par les fleurs des pavés
Et les clients de ces dames
Pour un peu de poussière en grammes elles acceptent d'oublier
La fin de l'histoire, une autre chance pour moi
Je me promène dans vos veines et partout à la fois
Quel que soit votre domaine, vous ne m'échapperez pas...
J'ai bien appris de mes aînés, du vice pour commencer
Votre ignorance pour continuer...

Et j'aurai tout un monde à moi...

Je me promène et réinvente l'arbre de votre descendance
Je suis l'automne sur les feuilles de la postérité
J'ai commencé par une femme, un black, un pd, un camé
Et toutes vos larmes qui coulent pour moi
Tant de larmes ont coulé déjà
Je me promène sur la terre entre deux amants inconscients
Il n'y a aucune frontière, aucune loi, aucune barrière
J'ai bien appris de mes aînés et ce que vous croyez être un drame
N'est qu'un début pour moi
Ce n'est qu'un début pour moi...

Et j'aurai tout un monde à moi...

Je grandirai
Je changerai
Je grandirai
Me défendrai
Je deviendrai
Tout un monde en soi

COEUR DE PIERRE

PIERRE DUTHIÉ, CHRISTOPHE VINCK, STÉPHANE VANDEMAELE, JOHNNY GUILMAIN

INTROSPECTION

J'entends des bruits dans l'escalier
Qui mène à mon âme
Comme sortis de la fumée
J'entends des bruits dans l'escalier

J'entends des bruits dans ma tête (parfois)
Je les entends qui reviennent
Comme de par le passé
J'ai si peur, tu sais

De me réveiller à tes côtés
Seras-tu là encore beaucoup trop près de moi ?
A me fixer comme ça
Comme les autres fois
Comme Au creux de mes bras

J'entends des bruits autour de moi
Surtout, surtout ne pas y penser
Faire comme si de rien n'était
Mais j'ai si peur tu sais
J'ai Tellement peur

De me retrouver à tes côtés
Seras-tu là encore beaucoup trop près de moi ?
Et moi je pense encore à toi
Souvent je me rappelle les dégâts
Je les entends qui reviennent
Tout autour de moi
Quand Coulent dans mes veines
La couleur et la peur
Ces envies, ces odeurs
Et ces quelques sueurs... Froides
Je les entends qui montent
J'essaie de verrouiller les portes
Mais j'ai jamais eu la clef
J'essaie d'oublier mais...
On n'oublie jamais

DROGUES ET CULTURES

VIRUS

Je me promène à Amsterdam par les fleurs des pavés
Et les clients de ces dames
Pour un peu de poussière en grammes elles acceptent d'oublier
La fin de l'histoire, une autre chance pour moi
Je me promène dans vos veines et partout à la fois
Quel que soit votre domaine, vous ne m'échapperez pas...
J'ai bien appris de mes aînés, du vice pour commencer
Votre ignorance pour continuer...

Et j'aurai tout un monde à moi...

Je me promène et réinvente l'arbre de votre descendance
Je suis l'automne sur les feuilles de la postérité
J'ai commencé par une femme, un black, un pd, un camé
Et toutes vos larmes qui coulent pour moi
Tant de larmes ont coulé déjà
Je me promène sur la terre entre deux amants inconscients
Il n'y a aucune frontière, aucune loi, aucune barrière
J'ai bien appris de mes aînés et ce que vous croyez être un drame
N'est qu'un début pour moi
Ce n'est qu'un début pour moi...

Et j'aurai tout un monde à moi...

Je grandirai
Je changerai
Je grandirai
Me défendrai
Je deviendrai
Tout un monde en soi

COEUR DE PIERRE

PIERRE DUTHIÉ, CHRISTOPHE VINCK, STÉPHANE VANDEMAELE, JOHNNY GUILMAIN

INTROSPECTION

J'entends des bruits dans l'escalier
Qui mène à mon âme
Comme sortis de la fumée
J'entends des bruits dans l'escalier

J'entends des bruits dans ma tête (parfois)
Je les entends qui reviennent
Comme de par le passé
J'ai si peur, tu sais

De me réveiller à tes côtés
Seras-tu là encore beaucoup trop près de moi ?
A me fixer comme ça
Comme les autres fois
Comme Au creux de mes bras

J'entends des bruits autour de moi
Surtout, surtout ne pas y penser
Faire comme si de rien n'était
Mais j'ai si peur tu sais
J'ai Tellement peur

De me retrouver à tes côtés
Seras-tu là encore beaucoup trop près de moi ?
Et moi je pense encore à toi
Souvent je me rappelle les dégâts
Je les entends qui reviennent
Tout autour de moi
Quand Coulent dans mes veines
La couleur et la peur
Ces envies, ces odeurs
Et ces quelques sueurs... Froides
Je les entends qui montent
J'essaie de verrouiller les portes
Mais j'ai jamais eu la clef
J'essaie d'oublier mais...
On n'oublie jamais

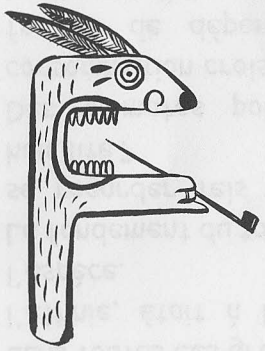
DROGUES ET CULTURES

DROGUES ET CULTURES

LES ORIGINES DE L'HOMME PAR LA LOI DES TOXINES

Jean-François Counasse, Ingénieur chimiste, Formateur Drogues CPAS, Verviers

L'origine de l'homme a toujours interrogé ce dernier, et cela de manière universelle. Quels que soient l'époque, le lieu, l'ethnie... A ces innombrables questionnements, des nébuleuses réponses ont suivi. Mais l'archéologie, et l'ensemble des sciences du savoir universel, se sont ajoutés, dans l'unique dessein de dissiper cette obscure nébuleuse planant sur nos origines. Nous avons cependant réussi à expliquer partiellement des choses bien plus petites, plus complexes, plus anciennes, plus abstraites que notre propre passé. Il semble cependant, qu'une matière soit absente des chemins rationnels d'hypothèses. De plus, nous cumulons, en différents lieux ,époques et ethnies, des applications fréquentes, intenses, et très évolutives de cette connaissance ; j'ai nommé la toxicomanie



orce est de constater, quelle que soit l'époque considérée, que ces substances, de tous temps, et de tous continents, se sont mélangées aux cultures, aux traditions, au sacré. Ce l'est toujours aujourd'hui dans les grandes cités de la **globalité** de la planète, sous d'autres formes, adultérées, sous des modes d'absorption plus évolués, en l'absence totale de posologie, d'informations, et plus grave encore, de conscience. C'est normal pour un tabou ! Ainsi, l'individu moderne se levant le matin pour aller travailler, rentrant le soir pour se coucher, n'aura nullement conscience qu'il se sera drogué, en absorbant 400 mg de caféine par voie orale, ensuite 5 à 6 prises de nicotine, avant même de commencer sa journée. A 10 h et midi soit en clair, toutes les 2 heures, les rites de consommation recommenceront, avec l'adjonction d'une modeste quantité d'alcool à midi, modeste mais non négligeable en terme de neurotoxicité (entre 10 et 20 g de ce toxique). De retour à la cellule familiale, vraisemblablement, l'individu réitérera ces prises de toxiques dont il dépend. L'influence de ces premières générera la consommation des secondes : anxiolytiques, benzodiazépines, opioïdes, et cela en toute légalité. Bilan : la personne consommant à la fois des stimulants et des analgésiques majeurs, d'origine végétale, semi-synthétiques et synthétiques n'a NULLE conscience de se droguer. Le tabou l'a privé de l'éducation inhérente à l'usage. Mais quittons vite cette dernière vision restrictive de l'homme moderne pour retourner à l'universalité des peuples et donc à son origine.

Autre constatation: il m'apparaît en cette fin du XX^{ème} siècle, n'exister **globalement** aucune société humaine n'ayant utilisé, de manière ponctuelle ou chronique, une ou des substances dites psychoactives.

Le bon sens m'indique que, si la plupart sont restées et restent encore localisées à leur environnement originel, une autre partie de ces substances a évidemment voyagé par les voies naturelles d'abord, commerciales ensuite. Mais dans la préhistoire des peuples, ces substances végétales étaient **globalement** localisées. Sauf une, je veux parler de l'alcool.

Effectivement, cette drogue, au sens neurotoxique, a cette quasi unique spécificité d'être disponible en tout temps (depuis l'apparition des graminées, des angiospermes et

des bactéries responsables de la fermentation chimique des matériaux organiques) et donc en tout lieu. Si on se réfère aux écrits les plus anciens, les Véda de l'hindouisme, le bouddhisme, l'islam, le judéo-christianisme, le Banquet de Platon... tous parlent non seulement de son usage mais déjà de ses abus. Comme si l'omniprésence dans toutes ces grandes cultures, quelle que soit l'ethnie, était à l'origine de la naissance de l'espèce.

Le fondement du tabou serait-il de ne pas pouvoir se regarder tels que nous sommes, en toute humilité ?

Des primates polytoxicomanes, pour qui la consommation croissante a entraîné de nouvelles formes de dépendances, de comportements impliquant d'abord la mémorisation de l'origine de ces substances banalement alimentaires, ensuite une certaine forme de sédentarisation auprès des lieux de découverte de ces substances et enfin, des matières premières.

Les plus anciennes cultures humaines semblent l'attester. Sans vouloir à tout prix l'affirmer, restons sur l'interrogation précédente, et tentons de vérifier si la transformation fulgurante de l'hominidé vers l'homme moderne, dans sa physiologie, sa psychologie, et donc dans ses habitudes comportementales, n'a pas été induite, et en quelle proportion, par ces substances inséparables de l'espèce ? Lorsque l'on regarde ensuite dans le règne animal, on remarque également que presque toutes les espèces présentent des familles qui consomment également des substances similaires : fourmis, daims, singes, chats, ovins, bovins, éléphants, perroquets...

Cette liste n'est nullement exhaustive. Et là aussi mon intime conviction est que, **globalement**, il n'existe pas d'espèce animale qui ne consomme pas de ce type de substances. Pourquoi ? Tout simplement parce ces substances sont issues du milieu végétal et que, chronologiquement, elles étaient déjà bien enracinées sur le sol terrestre avant que l'usage, accidentel ou non, de celles-ci soit possible.

De plus, l'appellation de drogue est limitative, arbitraire, et ne représente nullement la véritable fonction de ces substances. La connotation péjorative y associée ne permet pas de mesurer objectivement l'influence de la valeur de sa variable et donc encore moins la nature de sa fonction. De plus, où arrêter cette classification objective ? A la camomille, au suc des laitues, à la menthe, à la muscade ?

Voila déjà bien effondré le mythe selon lequel la toxicomanie est née de l'homme pour l'homme.

Il est plus que probable que les premières expériences de ces usages furent accidentelles, mais sachant, qu'en dépit du bon sens, la première conséquence de cet usage est l'excitation de la zone du plaisir, la deuxième est le manque de ce dernier.

Les conséquences de cette consommation impliquent des modifications individuelles et collectives que l'on peut aisément imaginer. Mais les conséquences psychiques et physiologiques, elles, sont généralement très mal connues.

Attachons-nous particulièrement à l'homme et à ses modifications comportementales à l'époque de la préhistoire. Ici, je quitte le domaine de connaissances des toxicomanies, pour le candide que je suis en face du vaste champ d'investigation qu'est la préhistoire.

C'est donc en vertu du bon sens que je vais tenter de vous soumettre la liste des arguments qu'il me semble intéressant de relever.

des bactéries responsables de la fermentation chimique des matériaux organiques) et donc en tout lieu. Si on se réfère aux écrits les plus anciens, les Véda de l'hindouisme, le bouddhisme, l'islam, le judéo-christianisme, le Banquet de Platon... tous parlent non seulement de son usage mais déjà de ses abus. Comme si l'omniprésence dans toutes ces grandes cultures, quelle que soit l'ethnie, était à l'origine de la naissance de l'espèce.

Le fondement du tabou serait-il de ne pas pouvoir se regarder tels que nous sommes, en toute humilité ?

Des primates polytoxicomanes, pour qui la consommation croissante a entraîné de nouvelles formes de dépendances, de comportements impliquant d'abord la mémorisation de l'origine de ces substances banalement alimentaires, ensuite une certaine forme de sédentarisation auprès des lieux de découverte de ces substances et enfin, des matières premières.

Les plus anciennes cultures humaines semblent l'attester. Sans vouloir à tout prix l'affirmer, restons sur l'interrogation précédente, et tentons de vérifier si la transformation fulgurante de l'hominidé vers l'homme moderne, dans sa physiologie, sa psychologie, et donc dans ses habitudes comportementales, n'a pas été induite, et en quelle proportion, par ces substances inséparables de l'espèce ? Lorsque l'on regarde ensuite dans le règne animal, on remarque également que presque toutes les espèces présentent des familles qui consomment également des substances similaires : fourmis, daims, singes, chats, ovins, bovins, éléphants, perroquets...

Cette liste n'est nullement exhaustive. Et là aussi mon intime conviction est que, **globalement**, il n'existe pas d'espèce animale qui ne consomme pas de ce type de substances. Pourquoi ? Tout simplement parce ces substances sont issues du milieu végétal et que, chronologiquement, elles étaient déjà bien enracinées sur le sol terrestre avant que l'usage, accidentel ou non, de celles-ci soit possible.

De plus, l'appellation de drogue est limitative, arbitraire, et ne représente nullement la véritable fonction de ces substances. La connotation péjorative y associée ne permet pas de mesurer objectivement l'influence de la valeur de sa variable et donc encore moins la nature de sa fonction. De plus, où arrêter cette classification objective ? A la camomille, au suc des laitues, à la menthe, à la muscade ?

Voila déjà bien effondré le mythe selon lequel la toxicomanie est née de l'homme pour l'homme.

Il est plus que probable que les premières expériences de ces usages furent accidentelles, mais sachant, qu'en dépit du bon sens, la première conséquence de cet usage est l'excitation de la zone du plaisir, la deuxième est le manque de ce dernier.

Les conséquences de cette consommation impliquent des modifications individuelles et collectives que l'on peut aisément imaginer. Mais les conséquences psychiques et physiologiques, elles, sont généralement très mal connues.

Attachons-nous particulièrement à l'homme et à ses modifications comportementales à l'époque de la préhistoire. Ici, je quitte le domaine de connaissances des toxicomanies, pour le candide que je suis en face du vaste champ d'investigation qu'est la préhistoire.

C'est donc en vertu du bon sens que je vais tenter de vous soumettre la liste des arguments qu'il me semble intéressant de relever.

ASPECT COMPORTEMENTAL

A) Alimentaire

La condition sine qua non, pour qu'une transition, ne fusse que partielle, s'opère dans le régime alimentaire d'un animal, est que cette transition :

1. d'un point de vue QUANTITATIF lui soit imposée par l'absence de la nourriture habituelle. Les disettes saisonnières ont contraint les animaux frugivores à consommer des fruits de moindre qualité, plus recherchés

2.d'un point de vue QUALITATIF soit respectée. La continuité entre fruits->céréales et fruits-céréales + alcool apparaît cohérente.

Les frugivores primates ne semblent pas dépendants du stockage de denrées alimentaires, alors que cette pratique est présente chez des espèces aussi variées que l'écureuil ou l'abeille. Cette dépendance au stockage, nous le savons, est induite par les pénuries hivernales que subissent ces espèces. On pourrait donc penser qu'il fut de même pour les singes frugivores d'une région plus touchée particulièrement par les oscillations climatiques. Les plus anciennes traces du stockage lithique chez l'homme m'induisent à penser que le stockage alimentaire l'a précédé. Les traces de ce type de stockage, nous le savons, ont presque disparu, par son usage premier, sa dégradation ensuite. La simple action de stockage suffit, dans des conditions climatiques NORMALES à la région, à faire apparaître, très rapidement, la substance, sa consommation et ses effets physiologiques et psychologiques, individuels et collectifs. Si l'effet d'un toxique s'appelle intoxication, il est cependant remarquable, au niveau de l'alcool, que l'apport énergétique est conséquent et permet donc de survivre dans des conditions difficiles. Cet apport énergétique additionnel pour l'espèce induirait alors une dépendance nutritive supplémentaire à pallier, dans les évolutions suivantes, saisonnières et séculaires. La domestication du feu, la cuisson des aliments, l'explosion du panel alimentaire sont à mon sens postérieurs à la consommation de fruits fermentés et leurs effets thermodynamiques, physiologiques, et génétiques. La reproduction des habitudes alimentaires par mode acquis conforte ensuite l'installation de ce nouveau mode de consommation. Le plaisir le grave en mémoire...

B) Environnement

Localisés en forêt principalement, lieu par excellence de présence et disparition fructifère, certains primates ont vaincu leurs peurs, leurs dépendances au milieu originel, et peu à peu ont colonisé d'autres milieux habités par d'autres hominidés. Or, s'il existe une substance dont le pouvoir désinhibant n'est plus à prouver sur l'individu, et ce, dans quelques domaines que ce soit, c'est bien l'alcool. La cocaïne peut rivaliser mais son existence date de notre époque contemporaine.

Quant aux feuilles de coca elles ne sont pas présentes **globalement** en Afrique. Cantonnons-nous à l'alcool de fermentation.
Il est aussi évident que des individus consommant des fruits et céréales fermentés AU SOL, possèdent ensuite le plus grand mal à rester arboricoles !!! De plus, leur unique moyen de subsistance s'y trouvant, plus rare et plus recherché, l'ébriété naissante les contraint à développer la marche bipède pour s'adapter aux déséquilibres inhérents aux non-coordinations de mouvements que nous connaissons tous. Lorsque

l'on regarde l'homme dans sa consommation abusive de cette substance, on y voit un singe dans une consommation inoculatrice, et vice versa !
Le pied adapté à la marche bipède serait donc une conséquence de ces conséquences cumulées.

C) Psychique

S' il est aisé d'imaginer les conséquences de ces modes de consommation sur l'aspect physiologique, voire même comportemental, il est plus incertain du devenir psychique à court et à long terme, de l'individu comme du groupe. On peut cependant dire que l'usage désinhibant de l'alcool a amené la sagesse populaire à dire que: "l'alcool délie les langues". On peut aisément comprendre le développement exponentiel verbal du langage humain et, lorsqu'une langue fourche, elle crée un mauvais mais nouveau mot, assorti du rire du groupe.
Le rire n'est pourtant pas le propre de l'homme, car des singes ont également ce genre de réaction. Il est indéniablement lié au plaisir. Nom donné, je le rappelle, à un état affectif fondamental qui est un des 2 pôles de la vie affective.
A mon sens, les manifestations d'hilarité chez l'homme sont en pleine corrélation avec l'usage de l'alcool. Les champignons hallucinogènes également peuvent provoquer l'hilarité. Cependant, ces derniers me paraissent moins prépondérants pour diverses raisons : Leur apparition ainsi que leur dégradation sont beaucoup plus rapides, leur représentativité entre les vénéneux et les comestibles diminue la probabilité de reconnaissance, leur rareté est à l'opposé de l'alcool (lui aussi produit d'un champignon). Cependant il est certain que l'amanite tue-mouche était présente dans le soma, boisson citée dans les Véda, ainsi que dans le chamanisme.

L'ENSEMBLE DE CES SUBSTANCES EST ASSOCIE A L'ORIGINE DES RELIGIONS PRIMITIVES OU MAJEURES. Sans préjuger des bienfaits ou même du bien-fondé de ces dernières, il est clair que les premiers usages de ces substances ont été la source de croyances irrationnelles de toutes sortes, Dieux, Vénus, mythes, fois, croyances font-ils partie de l'irrationnel... ? En tout cas, la psychiatrie est formelle : l'usage de ces substances de manière abusive induit la plupart du temps chez les individus des névroses schizophrènes. La maladie se caractérise par des dédoublements de la personnalité, une extrapolation de l'imaginaire, connaissances et croyances, fait et foi, homme et dieu ?

Les conséquences psychiques à long terme sont notamment des troubles de la mémoire.

Les formes de représentations scripturales ou imagées, prémices de l'art, aïeules de l'écriture, démontrent-elles la naissance de l'oubli dans la mémoire collective ?

L'obligation naissante de rites funéraires et d'ensevelissements laisse à penser qu'il existe des liens plus intenses que celui de l'espèce, du groupe, de la famille ou du couple, déjà tous

présents dans les règnes animaux passés ou actuels et ne donnant pas lieu à ce genre de pratiques. La présence de mobilier funéraire, dont des poteries aux côtés des défunts, atteste la croyance d'une hypothétique continuité de vie imaginaire après la mort, d'une narcose éternelle.

L'Histoire nous prouve que, les sépultures des grands hommes étaient accompagnées d'amphores de vin, bière, opium. Ces sépultures étaient scellées et avaient donc pour but d'accompagner le défunt dans le voyage imaginaire paradisiaque ou extatique.

Il faut bien se rendre à l'évidence que ces objets

sont la haute technologie de l'époque, et qu'il s'agit d'un sacrifice matériel qui, dans le contexte, symbolise le lien sacré entre le défunt et l'(les) ensevelisseur(s). Complexe de culpabilité?

D) Sociologique

Les "dépendances" à l'habitat, les dépendances à se vêtir, ainsi que la dépendance importante au feu sont principalement d'**origine thermique**. Les variations climatiques ne suffisent pas à un tel cumul, car les animaux eux-mêmes, ont subi les même variations climatiques sans modifier à ce point leur adaptation.

Or, la consommation d'alcool revêt le rôle mythique et presque universel de réchauffer l'individu qui le consomme.
Rationnellement, il n'en est rien, c'est le contraire.

Effectivement, l'alcool est un vasodilatateur qui permet de dilater le système sanguin capillaire, notre peau émet donc de la chaleur vers l'environnement, chaleur perdue pour notre corps. Les symptômes immédiats subjectifs de cette consommation sont une impression deréchauffement sur l'ensemble du tissu cutané et d'un sentiment de relaxation. Or le sujet se met à frissonner, grelotter, ses membres se raidissent, il claque des dents... et voit naître les premiers rythmes synchrones externes. En tout cas, le traumatisme premier de l'intoxication d'espèce frugivore par matière première fermentée est d'origine THERMIQUE ET INTERNE. Cette composante est fondamentale car elle oblige l'espèce à réagir rapidement par un cumul de réactions rapides. Comme je l'ai déjà précisé ce non-apport énergétique installé par la notion subjective de plaisir d'une part, et celle de réchauffement interne d'autre part, imposé par les disettes automnales, obligera le sujet à modifier fondamentalement le panel de son régime alimentaire de façon "exponentielle".
Venant confirmer l'influence sur le psychisme (névroses puis psychoses) engendrée sur l'espèce, additionnée aux manques psychiques, énergétiques, physiques, confortée par le phénomène de tolérance (consommation croissante pour atteindre un état identique), la conséquence de consommation de protéines plus énergétiques, animales, peut-être même homologues (cannibalisme), cette dernière éventualité s'observe dans des groupes d'animaux malades, en famine, y compris chez des végétariens.

Je pense que nul ne s'opposera à considérer que si cette pratique est par définition suicidaire pour le groupe, elle n'en est pas moins dernière salvatrice avant l'extinction. La violence relative au sein de l'espèce et la violence au sein de l'espèce humaine, plus importante et plus développée, me font penser qu'il a fallu un catalyseur puissant pour déstabiliser un régime alimentaire à ce point, donc la psyché également. Reprenons le point développé ci-dessus. Des conséquences psychiques, des peurs et des angoisses irrationnelles prennent alors naissance chez l'individu, et des comportements d'agressivité et de violence, aussi irrationnels, leur sont consécutifs à l'égard de prédateurs du groupe comme à l'égard de leurs congénères. La découverte de l'arme, jet de projectile, avant celle de l'outil, facilitera la prédominance de ce groupe dans sa niche écologique et donc dans les autres avoisinantes (chasse, guerre territoriale).
L'explosion des démographies se conforte aussi par le désir qu'opère l'alcool sur le comportement libidineux et/ou sexuel de l'individu consommateur chronique. Ces effets ne sont plus à démontrer de par leur universalité actuelle et/ou passée. Quant à la diversité des pratiques, je laisserai au libre arbitre de chacun d'en juger par sa propre expérience. Il est cependant remarquable chez l'homme qu'il jouit d'une liberté de son cycle de reproduction, tout au long de l'année, alors que chez l'animal, il semble dépendant de conditions idéales saisonnières, donc climatiques et environnementales, donc alimentaires.
Chez l'homme, le stockage pallierait les manques de ces substances catalytiques désinhibantes. Ce qui marque donc l'unicité de l'évolution de l'homme, c'est la profonde modification de la complexité du comportement dans quelque domaine considéré. Or l'action première de ces substances est de modifier la pensée, donc le

comportement.

Conclusion

Tirer des conclusions à cet état de l'article serait présomptueux. Il ne s'agissait ici que de présenter de manière succincte, cette nouvelle hypothèse sur notre origine, les réponses à ces questionnements, sous cette optique, ne pouvaient être développés entièrement ici pour de multiples raisons bien compréhensibles. Le prolongement de cette théorie montrant le Cro-Magnon en consommateur **global** d'alcool, et le Néandertalien en consommateur **global** d'opium sera la prochaine étape.

Il est d'autant plus difficile de concevoir que ce chapitre sur l'origine de l'homme ne soit qu'un maillon identique, par sa mécanique, à l'ensemble de l'évolution toute entière des espèces minérales, végétales, animales et donc humaines. L'ensemble de cette mécanique que j'ai appelée **"L'EVOLUTION GLOBALE DES ESPECES PAR LA LOI DES TOXINES"** montre que la dynamique de cette dernière fût engendrée par un unique moteur, tant diabolisé : le plaisir...

Remerciement:

Mes remerciements vont d'emblée à Madame Buntgens, Monsieur H-C Straet, Président de la Commission Administrative des Musées Communaux de la Ville de Verviers et Conservateur du Musée de Préhistoire de l'Université de Liège, Messieurs H-P. Ceusters et M. Rosenzweig, pour leur travaux et leur aide. Enfin, Messieurs J.Collard, Administrateur, et R. Remacle, coordinateur de **La Maison de La Laïcité de Verviers, 5 Rue de Bruxelles, 4800 VERVIERS, lieu où j'aurai** l'honneur de développer davantage sur ce sujet, dans le cadre du **Cycle sur les produits psychoactifs, le vendredi 15 décembre 2000, à 20h.**

Merci à Michel Rosenzweig qui, par son ouvrage :"Les drogues dans l'histoire entre remède et poison" m'a permis notamment de rédiger cet article.

... Et pendant ce temps chez les Duraton...

LAISSE-LA FLEURIR

Allez, je n'suis pas sadique,
Même que j'aime bien,
Ces p'tits moustiques,
Comme eux la nuit, je rapplique,
Et survole en douce musique.

A la bonne heure, moi je repique,
Des petites plantes bien sympathiques,
Fruit de la graine toujours interdite,
Faut adapter sa politique.

Laisse-la fleurir, laisse-nous vivre,
Ce doux parfum qui nous enivre,
Décoller sans s'arracher,
Planer sans aucune gravité.

Et si on passait à l'attaque,
Cool, mentholé comme un tic-tac,
Les provisions dans le hamac,
Le carton, les feuilles, le tabac.

Se balancer entre deux arbres
Retour aux sources et faire le barde
Loin de cette ville au cœur de marbre
Bien dans ses fibres où l'on s'attarde.

Laisse-la fleurir, laisse-nous vivre,
Ce doux parfum qui nous enivre,
Décoller sans s'arracher,
Planer sans aucune gravité.

Laisse-la fleurir, laisse-nous vivre,
Bien consumer avant de partir,
Décoller sans s'arracher,
Planer sans aucune gravité.

MARCOU

(album "Le Félin")

Paroles : Fred
Musiques : Li Marcou

POUDRES OU POUSSIERE

Cauchemar de bébé,
Trop faible pour résister
Sur d'anodines fesses roses,
Poudre de talc s'y dépose.

Vite, vite manger,
Surconsommer déshydratés
Sans coups de foudres
Pour ces lactoses en poudres.

Poudres ou poussière,
C'est là tout notre univers,

Pas de fleurs pour les ados,
Dans la rue, aux métros,
Ils ne sont pas étanches,
A la poudre blanche.

Les retraités en fin de vie,
Passent de poudres
En comprimés,
Mais quand le marchand
De sable arrive
Poudre de riz
Une dernière fois sur le nez.

Poudres ou poussière,
C'est là tout notre univers,
Poudres ou poussière,
Sans croyances
Sans mystères.
Poudre ou poussières,
C'est là tout notre univers,
Poudres ou poussière,
Poudres ou poussière.

LAISSE-LA FLEURIR

Allez, je n'suis pas sadique,
Même que j'aime bien,
Ces p'tits moustiques,
Comme eux la nuit, je rapplique,
Et survole en douce musique.

A la bonne heure, moi je repique,
Des petites plantes bien sympathiques,
Fruit de la graine toujours interdite,
Faut adapter sa politique.

Laisse-la fleurir, laisse-nous vivre,
Ce doux parfum qui nous enivre,
Décoller sans s'arracher,
Planer sans aucune gravité.

Et si on passait à l'attaque,
Cool, mentholé comme un tic-tac,
Les provisions dans le hamac,
Le carton, les feuilles, le tabac.

Se balancer entre deux arbres
Retour aux sources et faire le barde
Loin de cette ville au cœur de marbre
Bien dans ses fibres où l'on s'attarde.

Laisse-la fleurir, laisse-nous vivre,
Ce doux parfum qui nous enivre,
Décoller sans s'arracher,
Planer sans aucune gravité.

Laisse-la fleurir, laisse-nous vivre,
Bien consumer avant de partir,
Décoller sans s'arracher,
Planer sans aucune gravité.

MARCOU

(album "Le Félin")

Paroles : Fred
Musiques : Li Marcou

POUDRES OU POUSSIERE

Cauchemar de bébé,
Trop faible pour résister
Sur d'anodines fesses roses,
Poudre de talc s'y dépose.

Vite, vite manger,
Surconsommer déshydratés
Sans coups de foudres
Pour ces lactoses en poudres.

Poudres ou poussière,
C'est là tout notre univers,

Pas de fleurs pour les ados,
Dans la rue, aux métros,
Ils ne sont pas étanches,
A la poudre blanche.

Les retraités en fin de vie,
Passent de poudres
En comprimés,
Mais quand le marchand
De sable arrive
Poudre de riz
Une dernière fois sur le nez.

Poudres ou poussière,
C'est là tout notre univers,
Poudres ou poussière,
Sans croyances
Sans mystères.
Poudre ou poussières,
C'est là tout notre univers,
Poudres ou poussière,
Poudres ou poussière.

LIVRES DISPONIBLES A PROSPECTIVE JEUNESSE

Dieu-Dope

Tobie Nathan - Rivages/Noir, 1997, 306 pages

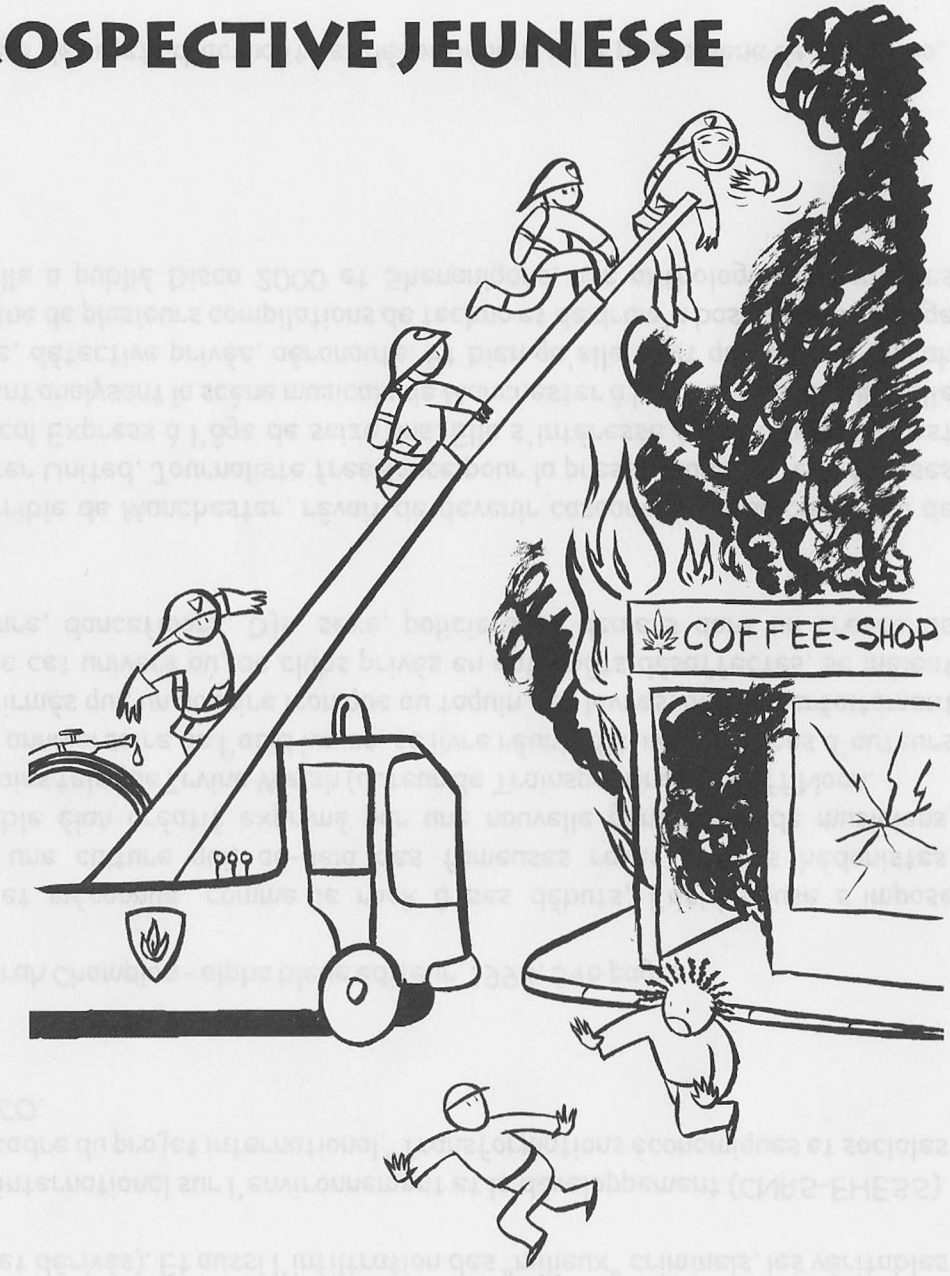
Le roman policier revu par l'ethnopsychiatrie. Un meurtre a eu lieu dans un quartier multi-ethnique de Paris : Blacks, Beurs, Antillais, ... tous ces fils et filles de migrants qui n'intéressent personne. Sauf, peut-être, les revendeurs de petites pilules orange aux effets étranges. Et puis, il y a aussi les "esprits" des ancêtres. Des rues et du commissariat du XVIème arrondissement en passant par le service psychiatrique de l'Hôpital Universitaire de Bogota, à Porto-Novo, au Bénin, pays du vaudou, l'inspecteur Musil et Nessim Taïeb, psychiatre, conjuguent leurs efforts et leurs connaissances et se mêlent à la vie des enfants des rues et de leurs ancêtres afin de débusquer "ce qu'ils ont dans le ventre".

L'auteur, professeur de psychologie clinique et pathologique à Paris VIII, est bien connu pour ses travaux d'ethnopsychiatrie qu'il met ici au service de la quête identitaire des protagonistes de son roman.

Drogue & techno. Les trafiquants de rave

Thierry Colombié, Nacer Lalam, Michel Schiray - Stock, 2000, 280 pages

Organisées d'abord dans les discothèques américaines au milieu des années 1980, les raves sont devenues en quelques années un phénomène de société : plusieurs dizaines de milliers d'individus s'y rendent chaque week-end. Que vont-ils expérimenter ? Soirées clandestines et soirées officielles : existe-t-il une différence importante dans l'usage de produits psychotropes ?
Tout au long de la nuit, les DJ se relaient pour maintenir le raver dans sa quête absolue de transe, obtenue souvent de façon artificielle par la consommation d'acide ou d'ecstasy. Certains restent "scotchés" des heures, parfois jusqu'au petit matin, devant des murs de décibels qui les emportent dans des danses mécaniques. D'autres déambulent de "sons" en "feux" à la recherche de produits licites ou illicites.



...Pendant ce temps à Amsterdam...

A partir d'informations recueillies auprès des acteurs institutionnels et d'enquêtes sur le terrain, les auteurs présentent les adeptes des soirées, dévoilent la diversité de leurs comportements quand ils sont consommateurs de psychotropes et leurs stratégies de fuite face à la répression policière et judiciaire. En analysant les filières d'approvisionnement, ils révèlent la pénétration progressive des drogues de synthèse (Ecstasy, LSD, amphétamines) dans les autres marchés de drogues d'origine naturelle (cocaïne, héroïne, cannabis et dérivés). Et aussi l'infiltration des "milieux" criminels, les véritables trafiquants de rave.
Economistes, Thierry Colombé et Nacer Lalam sont chercheurs associés au Centre international sur l'environnement et le développement (CNRS-EHESS). Chercheur au CNRS, Michel Schiray travaille actuellement à Rio de Janeiro dans le cadre du projet international "Transformations économiques et sociales liées au problème international de la drogue", volet du programme MOST de l'UNESCO.

Et pendant ce temps à la récré

Disco Biscuits

Textes réunis par Sarah Champion - alpha bleue éditeur, 1998, 346 pages

Longtemps crainte et méconnue, comme le rock à ses débuts, l'acid house s'impose aujourd'hui comme une culture qui, au-delà des fameuses raves parties hédonistes, manifeste un véritable élan créatif exprimé par une nouvelle génération de musiciens, d'artistes et d'écrivains tels que Irvine Welsh (auteur de Trainspotting) ou Jeff Noon.
Célébrant le dixième anniversaire de l'acid house, ce livre réunit dix-neuf fictions d'auteurs prometteurs ou confirmés qui, un sourire ironique ou taquin aux lèvres, ont su parfaitement transcrire l'esprit de cet univers où, de clubs privés en entrepôts désaffectés, se mêlent technos en tout genre, dancefloors, Djs, sexe, policiers et dealers dans un crescendo anarchique.

L'auteur, enfant terrible de Manchester, rêvait de devenir cascadeuse, magicienne ou de jouer pour Manchester United. Journaliste free-lance pour la presse musicale, elle fait ses débuts au New Musical Express à l'âge de seize ans. Elle s'intéresse à l'acid house et est l'auteur d'un document analysant la scène musicale de Manchester à la fin des années 80. Elle a aussi été publiciste, détective privée, aéronaute. Et bien qu'elle n'ait que 26 ans, Sarah Champion est à l'origine de plusieurs compilations de techno et de drum'n bass. Dans le sillage de Disco Biscuits, elle a publié Disco 2000 et Shenanigans, une anthologie de nouvelles irlandaises.

La techno

Jérôme Strazzulla - Casterman, Les comapcts de l'info, 1998, 46 pages

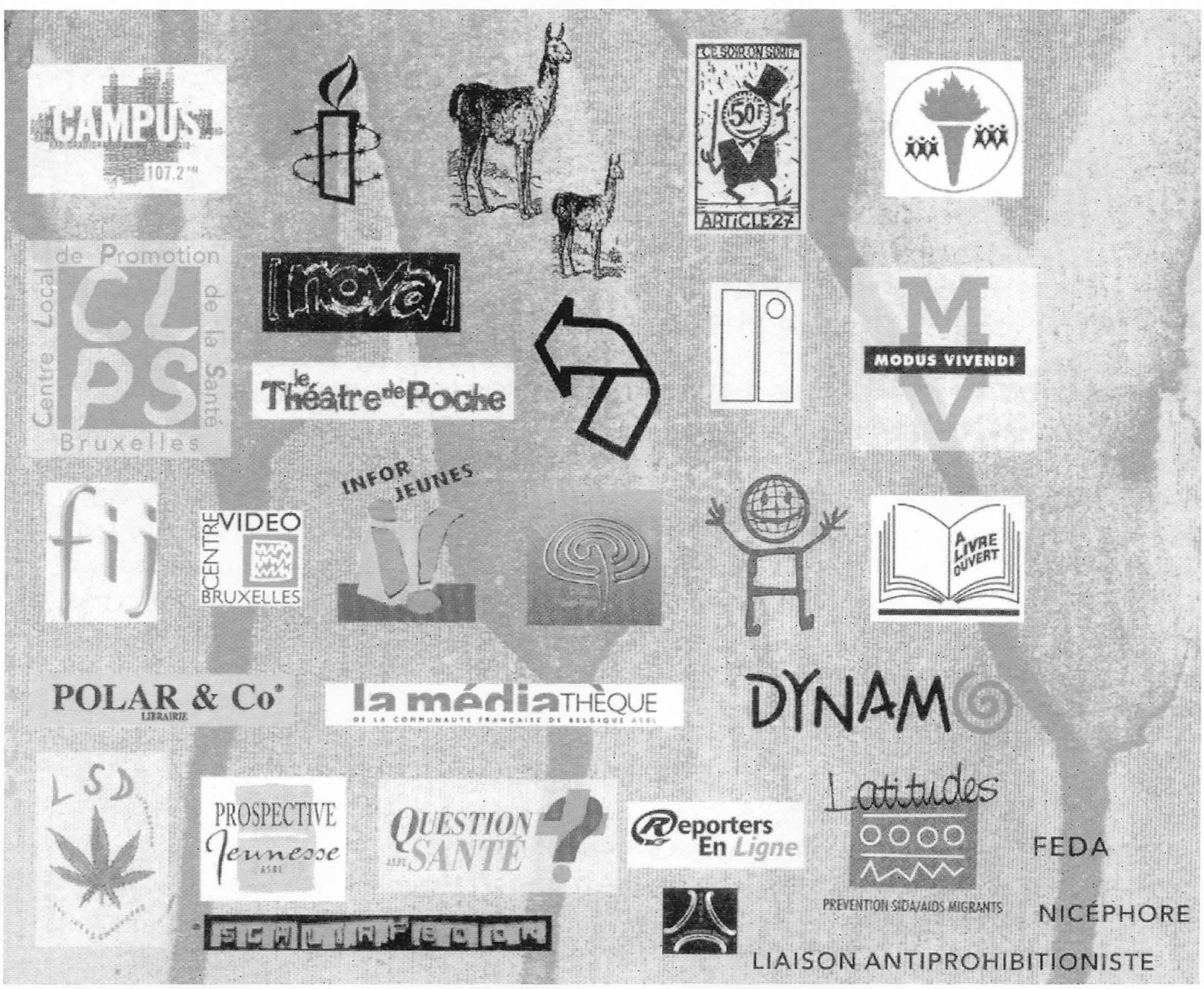
Petite collection essentiellement destinée aux jeunes, Les compacts de l'info traitent de sujets d'actualité et décortiquent ici le phénomène de la techno, des raves et des ravers, de la consommation d'ecstasy, de la transe.

pur

drogues

kultur ®

Le Festival "Drogues Pur Kultur" est un projet en partenariat organisé par les Antennes du Projet Lama , accompagné par le Centre local de Promotion de la Santé de Bruxelles et la Concertation Toxicomanie Bruxelles et regroupant une vingtaine de partenaires.



SOMMAIRE

Editorial
Henri Patrick CEUSTERS 1

"NUMERO SPECIAL DROGUES ET CULTURES"

- La grimace de Baudelaire
  Jean-Pierre JACQUES 2
- L'usage de psychotropes : entre sauvagerie et enculturation
  Grégory ESCANDE 7
- Le rébétiko, culture poétique de "caïds" fumeurs de haschisch
  Etude d'une figure emblématique d'affirmation de soi
  Antonio JOAQUIM 13
- Drogues et Cultures
  Pierre D. 20
- "Virus" et "Instrospection"
  Coeur de Pierre 22
- "Les origines de l'homme par la loi des toxines"
  Jean-François COUNASSE 23
- "Laisse-la fleurir" et "Poudres ou poussière"
  MARCOU 30

Avec le soutien de la Communauté française
de Belgique et de la Commission communautaire
Française de la région de Bruxelles-Capitale.